

Prologue

L'importance d'une solide planification ne saurait être négligée.

- Manuel du Programmeur, Principes Généraux, Presses Scolaires Impériales, 8977EK

« Un lapin ? »

Oui, un foutu lapin. Pourquoi fallait-il toujours répéter tout deux fois à Triss ? Ils parlaient la même langue, non ? C'était agaçant, irritant, d'autant plus que la journée avait été pour le moins difficile. Il soupira, reposant sa tasse sur l'unique coin demeuré libre sur son bureau surchargé de listings. Il fallait répondre à Triss, sans quoi elle allait dire...

« Oh, y'a un 'blème ? »

Et voilà, pas assez rapide. Elle prenait des excitants, sans aucun doute. Et peut-être des psychotropes, aussi.

« Oui, un lapin. Tu sais, un animal avec de grandes oreilles qui carbure aux carottes. »

Ah, cet air de « j'avais compris le mot, ne me prends pas pour une cruche » qui impliquait qu'une seconde question, toute aussi prévisible et stupide allait suivre. 1... 2...

« Je sais ce qu'est un lapin, merci, Furell. Je voulais dire : pourquoi un lapin ? »

Pourquoi un lapin ?

Il aurait pu lui parler du lapin de sa fille, qu'il lui tardait d'aller retrouver, de son livre favori, une histoire fort joliment intitulée « Le Livre à Secrets de Monsieur Lapin », dont il lui lirait quelques pages ce soir, comme tous les soirs. Il aurait sans doute pu lui décrire dans le détail cette heure magique dans une vie autrement morne et plate, le plaisir simple et direct de partager le bonheur d'une enfant...

Il considéra un instant Triss, avec sa mini-jupe de cuir, son maquillage excessif, son crâne à moitié rasé à la mode des artistes branchés de Khelens, son éternel chewing-gum coincé entre deux lèvres excessivement remodelées par une chirurgie à bon marché. Une fois encore, il soupira.

« Pourquoi pas ? Un lapin est tout sauf agressif. Le genre d'animal que personne ne craint de caresser de peur d'y laisser quelques doigts. Il me semble qu'utiliser un lapin comme guide n'est pas une mauvaise chose. Et ça ajoutera une touche d'étrangeté à l'ensemble, non ? »

Triss renifla d'un air hautain, visiblement peu convaincue par son argumentation, mais tout aussi peu décidée à poursuivre sur le sujet.

« Admettons. J'espère juste que ça ne traînera pas comme la dernière fois. Toute notre campagne de pub a ciblé le 15 prochain, alors pas question de tout foutre en l'air pour un bouffeur de racines.

- Carottes. »

Sans se donner la peine de répliquer, elle tourna les talons et quitta son bureau dans un nuage de parfum tapageur. Qu'elle fut la nièce du grand patron ne donnait pas pour autant bon goût.

Il laissa son regard errer quelques instants sur les interminables listings. Lui et sa petite équipe avaient travaillé d'arrache-pied pour parvenir au meilleur résultat possible. Leur précédente ajoute au système était une brillante réussite technique, bien plus complexe et plus stable que ce que la plupart des autres studios créaient. Ils s'étaient attendus à des louanges, peut-être même à une reconnaissance publique et - qui sait ? - un prix ; ils n'avaient récolté qu'une volée de bois vert pour avoir terminé le projet « deux jours trop tard ». Et maintenant, ce foutu lapin.

Oh, bien sûr, il pourrait décider de ne plus y toucher, de le déclarer terminé. Il serait de toute façon d'une qualité bien assez bonne pour eux. Mais il souscrivait encore à cette philosophie bien désuète du « travail bien fait », et tout son être se révolta à l'idée de lancer un avatar qui n'aurait pas satisfait aux critères les plus draconiens, aux tests les plus longs. Oui, mieux valait perdre le contrat plutôt que de succomber au besoin de l'argent facile...

Puis il songea à sa fille. Et il prit sa décision.

Chapitre 1

Le Chasseur

En ce temps-là, les Anciens parcouraient le monde, vide et sans saveur.
Et cherchant à tromper leur ennui, ils façonnèrent les Chimères, et toutes
les créatures qui peuplaient leurs rêves vinrent à peupler leurs éveils...

- Le Livre des Anciens, Terme III, 9-10

« Faites bien attention, il est rusé. Tenez-vous prêts. »

Rhudran Heimser n'était pas un bleu dans le domaine de la chasse aux gros animaux dangereux. Son tableau de chasse comprenait des créatures aussi sympathiques et variées que le loup bicéphale rôhvien, la truie sauvage des montagnes du nord et même le dragon rouge, dont un magnifique crâne empaillé faisait aujourd'hui la fierté de son salon. Depuis presque trente ans, il gagnait sa vie de la sorte, en traquant tous ces êtres trop dangereux pour que les forces de l'ordre locales se risquent à s'en charger elles-mêmes.

Certains esprits un peu trop échauffés l'auraient appelé « aventurier ». Mais il rejetait cette appellation ridicule qui démontrait combien la plupart des gens méconnaissaient les dangers et conservaient de la chasse une image aussi romantique que totalement fautive. Il ne se privait d'ailleurs pas de leur montrer sa main gauche, à laquelle il manquait trois doigts, pour leur rappeler qu'il n'avait rien de l'un de ces héros qui traversent mille dangers sans jamais recevoir la moindre égratignure. Il n'était pas un héros. Il n'aurait pas survécu si longtemps s'il avait pensé, ne serait-ce qu'une seconde, qu'il en était un.

Secouant la tête, il laissa de côté ces pensées pour se concentrer sur l'instant présent. La traque s'annonçait relativement simple, mais il fallait malgré tout garder les idées claires et faire preuve d'une synchronisation sans faille. Il savait toutefois pouvoir compter sur ses deux acolytes.

Le premier, Jevier, était l'un de ces nains des montagnes de l'Est lointain, et dont on prétendait que les meilleurs archers pouvaient atteindre un oiseau en vol à cent mètres d'altitude. Rhudan connaissait bien Jevier, et, comme lui avait fort modestement fait un jour remarquer celui-ci, « il est préférable que la rumeur sous-estime quelque peu nos talents, de sorte que le public n'est jamais déçu ». C'était un individu jovial et qui aimait profiter au maximum de ce que la vie avait à lui offrir, à cent lieues de l'image du guerrier grave et introverti traditionnellement attachée à ceux de son peuple. Mais lorsque venait le temps de l'action, il abandonnait son costume de bon vivant pour sa carapace de froide détermination, sous laquelle pas un mouvement, pas un regard

n'était pas au préalable soigneusement évalué, calculé, choisi.

Le second, Kaïral, était lui aussi un habitué de la chasse. Son bâton-kaïburado trahissait immédiatement son activité principale : il était prêtre de l'un de ces nombreux dieux qui commandent à l'Alter. Mais pas l'un de ces moines qui vivent retirés dans un monastère perdu dans une vallée brumeuse, ou encore ces êtres falots qui ne sortent des Maisons de Soins dont ils ont la charge qu'à l'occasion des grandes processions ; Kaïral était un homme rude, qui ne se trouvait dans son élément que bardé de son ceinturon de cuir épais rehaussé de clous d'acier noirci, les nerfs gorgés de l'adrénaline d'un combat aussi féroce qu'incertain. Un colosse.

Ils approchèrent de l'ancre de leur proie, un grand Brésilieur qui terrorisait la région depuis plusieurs mois. L'animal reposait devant eux, à environ deux cents mètres, au beau milieu de la clairière, ronflant bruyamment, tout occupé à la digestion de son dernier troupeau de moutons. Le Brésilieur est un animal pataud, qu'un homme n'aurait aucun mal à distancer à la course. Mais il disposait d'une arme redoutable : tout comme son lointain cousin le Basilic, il pouvait pétrifier d'un seul regard n'importe quel être vivant. Seuls les magiciens et les prêtres pouvaient envisager s'en protéger. Et, même pour un adepte confirmé de ces techniques de protection, l'affaire demeurait risquée, car l'animal savait profiter du moindre instant de faiblesse de son adversaire.

Rhudran s'agenouilla, dépliant avec un dé clic à peine perceptible son arquebuse de chasse. Le seul point faible du Brésilieur se trouvait être sa bouche, aussi un projectile bien placé pouvait-il tuer l'animal d'un seul et unique coup.

Son arquebuse, elle, pouvait en tirer quatre.

Encore fallait-il que le monstre ouvrit sa gueule.

Le canon de son arme solidement posé sur sa fourquine, il en arma les quatre chiens, indiquant alors d'un bref signe de la main à ses deux compagnons qu'il était prêt. Le plan était, en fait, assez simple : le nain devait attirer l'attention de la bête afin que sa tête entre dans l'angle de visée de l'arquebuse, tout en la distrayant du prêtre, occupé à assurer leur protection contre le regard mortel. Rhudran sourit : les Brésilieurs étaient braillards de nature - surtout les grands mâles, comme celui-ci ; lui faire ouvrir la gueule ne serait qu'une formalité pour un Jevier habitué à exciter les filles de la taverne d'Oberfeld.

Le nain jaillit des buissons comme un démon en furie, hache brandie, hurlant dans sa langue natale ce qui devait correspondre à un chant. Calmement, sans se presser, Rhudran ajusta sa cible, se demandant quel cadeau stupide les habitants reconnaissants allaient cette fois leur offrir.

Chapitre 2

Le Khandive

Et Jaroden, le Premier Ancien, se leva, et dit : ce monde est trop étriqué pour nos besoins. Et ils acquiescèrent, et dans leur infinie sagesse, leurs regards contemplèrent l'Alter, et longtemps ils l'observèrent et s'interrogèrent.

- Le Livre des Anciens, Terme IX, 12-14

« De la pierre, vraiment ? »

Même s'il avait tenté de donner à sa question un air de détachement total, Han Klurenspeel, Khandive de la Cité Maritime de Tio, ne doutait pas une seule seconde que l'autre avait réussi à deviner ses émotions véritables sous le masque d'indifférence calculée. Après tout, Harlef était un Psi d'Allige-Sud. Ils étaient formés à ça.

« Oui, Han, un granit de la meilleure qualité. Un vrai travail d'artiste.

- Je doute que le Brésilieur ait été fort porté sur l'art. »

Son humeur feinte ne trompait ni lui, ni son interlocuteur, et tous deux en avaient parfaitement conscience. En dépit d'une modestie presque maladive qui lui faisait rejeter les honneurs et la vie facile qui y est habituellement associée, Rhudran Heimser était l'un des meilleurs chasseurs de monstres de tout le continent. On prétendait même qu'il avait fait le dangereux voyage jusqu'au cœur de l'Ancien Empire pour y poursuivre une hipochimère rare. Quant à ses deux associés aux regards désormais définitivement fixés vers leur ultime proie, s'ils n'avaient pas atteint un degré équivalent de notoriété, ils n'en étaient pas moins des professionnels de la traque et du combat, rompus aux techniques les plus avancées de l'attaque et de la défense.

Mais aujourd'hui, ils n'étaient plus que trois statues - de fort belle facture, du reste - mises au secret dans l'une des nombreuses réserves souterraines de la Commanderie de Tio, redoutable morceau d'architecture conçu à une époque où les dirigeants de la cité marchande associaient leur longévité au nombre de pendaisons en place publique.

Jamais de tels professionnels n'auraient pu - n'auraient dû - succomber face à un simple Brésilieur à moitié assoupi.

« C'est déjà le cinquième incident en moins de deux mois », poursuivit le Psi dont le ton habituellement si égal se teintait à présent d'une légère inquiétude. Ce qui en disait long sur le trouble que causait chez lui les récents événements.

Le Khandive se remémora les rapports dont les feuillets s'étaient empilés sur son bureau au point d'en recouvrir totalement la surface en un empilement informe. Certes, gérer une cité-état comme la sienne, avec ses innombrables querelles entre factions,

impliquait une moisson régulière de meurtres, de vols et destructions en tous genres. Mais en vingt ans, il avait appris à accepter ceux-ci comme le bruit de fond normal et routinier de la machinerie finalement bien huilée de la vie urbaine.

Cependant, depuis quelques semaines, plusieurs incidents se détachaient du lot. L'histoire du mage retrouvé à moitié fou dans les égouts du quartier des marchands. La disparition des Scintillants, fierté de la ménagerie du cirque Allimster. Les quatre prêtres retrouvés morts dans l'enceinte pourtant ultra-protégée du temple de Kharu. Sans parler de l'effondrement brutal du Pont de Vial, pourtant réputé indestructible. La mort stupide de Heimser et de son équipe n'était qu'une anomalie de plus à ajouter à une liste qui devenait un peu trop longue à son goût.

« Et bien entendu, toujours aucun indice ? »

- Aucun. Le capitaine du Guet a déjà participé à ce type de chasse. D'après lui, il est fort probable que le Prêtre, chargé de les protéger, a raté son invocation.

- Et à combien un Psi d'Allige-Sud évalue-t-il les chances d'échec pour une simple invocation de protection pour un pro tel que Kaïral - celui que, dans les milieux informés, on surnommait « Kaïral l'Inébranlable » ?

- Toujours se méfier des impressions d'un individu, fut-il Psi, Han. Mais selon moi : pas une sur dix mille. Donc, il a dû être dérangé, ce qui ne lui a pas permis de maintenir la concentration nécessaire.

- Sauf que ça ne colle pas avec sa posture. Il est pétrifié dans une attitude de profonde concentration, justement. Ce qui ne laisse donc qu'une seule explication possible.

- Quelque-chose - ou quelqu'un - a empêché son sort de prendre effet. Et sans qu'aucun des trois ne s'aperçoive de quoi que ce soit. Si quelqu'un d'autre était présent, il est donc demeuré caché.

- Je ne pense pas que quelqu'un ait été présent, Harlef. Des chasseurs aussi expérimentés n'auraient pas manqué de le voir, sauf s'il avait été magiquement protégé ; et encore ! Il aurait été d'une puissance considérable pour échapper à l'amulette de détection que portait Rhudran... Et puis, même si dans ce cas précis, la présence d'un mage camouflé est envisageable, quel serait son mobile ? Une vengeance ? Il y a des méthodes bien moins risquées pour cela, tu le sais aussi bien que moi. Un magicien assez puissant pour accomplir tout cela aurait eu bien moins de peine à les pétrifier directement lui-même, sans avoir besoin de passer par l'intermédiaire d'un Brésilien. Ce doit être autre-chose...

- Mais quoi ?

- Et surtout, que faire pour y mettre un terme ? »

Que faire ?

Il laissa son regard errer à travers le bureau encombré de souvenirs, pour le laisser se poser sur sa vieille épée. Il y avait si longtemps...

« Han, tu sais pourtant que tu ne peux pas abandonner la cité... »

Maudit Psi, toujours à interpréter correctement le moindre de ses faits et gestes. Pourtant, au fond de lui, il savait que son ami était de bon conseil, comme toujours. Ils n'étaient plus de première jeunesse et, de plus, ils portaient à présent la lourde responsabilité que représente la gestion d'une ville de cent mille âmes. Il soupira.

« C'est vrai. Pourtant, nous ne pouvons plus nous contenter de l'attentisme actuel. Les rumeurs se répandent rapidement dans les ruelles de Tio, plus vite que les flots de la Grande Inondation de '49... On parle déjà de complots et de magie noire à l'oeuvre. Demeurer ostensiblement dans l'inaction ne peut qu'affaiblir le fragile équilibre que nous avons mis des années à établir.

- Recrutons un groupe d'aventuriers, dans ce cas, avec une bonne récompense à la clef. », suggéra le Psi.

« Bien sûr... Et comment vérifierons-nous leur honnêteté ? Parce que si nous proposons une grosse somme à quiconque mettra fin à cette succession d'événements malheureux, nous aurons à faire face à nombre incalculable de preuves fabriquées de toutes pièces par des charlatans et faussaires de toutes sortes. »

Il se garda bien d'exprimer tout haut une pensée que son vieil ami partageait sans aucun doute : c'est d'ailleurs ce que *nous* aurions fait, il y a vingt ans. Ce que nous *avons* fait, à plusieurs reprises, en fait.

Une pensée lui vint.

« Tu sais à quoi je pense ? Où plutôt à qui ? »

Le regard interrogateur du Psi lui procura une intense satisfaction. Il était encore capable de surprendre même ce cher Harlef.

« À Grald. Ce bon vieux Suce-Cailloux. Et à comment nous nous sommes rencontrés. »

Un fin sourire illumina le visage habituellement grave de l'autre.

« Je vois... Une sorte de... compétition, en somme.

- En quelque sorte. Je suis sûr que, parmi les cent mille habitants de notre bonne cité de Tio, il s'en trouvera bien quelques-uns qui répondront à notre appel... »

Chapitre 3

Le Joueur

Et Marikos, le Troisième Ancien, se leva alors et dit : l'esprit ne saurait vivre que de travail, car il dépérirait comme une plante trop arrosée. Laissons en ce nouveau monde une place aux loisirs, afin que puissent s'y détendre nos âmes fatiguées. Et ils acquiescèrent, et ils dotèrent l'Alter des jeux et des plaisirs auxquels leurs esprits aimaient à s'adonner...

- Le Livre des Anciens, Terme IX, 31-34

« Approchez donc, messeigneurs, venez donc vous joindre à nous pour une partie de Jom-Jom ! »

Jorad était plus que satisfait. La journée avait été plutôt bonne, et les profits sur les docks plus que substantiels. Il avait d'ors et déjà pu s'assurer le gîte et le couvert dans ce superbe établissement qu'était le Crabe Vert, l'une des hôtelleries les plus en vue du Quartier Marchand. Qualifier l'endroit d'auberge eut été pour le moins insultant, aussi Jorad avait-il déployé des trésors d'ingéniosité pour éviter à tout prix ce terme dans son habituel discours. Le public était raffiné, aussi convenait-il, pour la forme, de se placer à son niveau.

D'un bref regard, il balaya la grande salle avec une moue de désappointement. C'était la morte saison ; l'espace était en grande partie vide, et le tenancier (car, qui dit hôtellerie dit tenancier, et non aubergiste) n'avait même pas pris la peine d'en éclairer la totalité, donnant également à l'ensemble un certain cachet intimiste emprunt de mystère. Jorad doutait que ledit cachet fut jamais entré dans les intentions du patron, mais peu lui importait : intentionnel ou pas, il saurait, lui, en tirer le meilleur parti.

Il n'y avait guère de monde ce soir, c'est certain. Il y avait d'abord ses deux compagnons de jeu, deux négociants de Thélansys, l'eau miraculeuse des elfes, de passage à Tio pour y établir de nouveaux contrats avec le Clergé Sulonite. Ils étaient gras, stupides, et imbus d'eux-mêmes, comme si leurs riches tuniques brodées de fil d'or avait conféré à leurs esprits une indiscutable supériorité. Jorad avait fortement apprécié la jovialité presque complice avec laquelle ils venaient de perdre près de quatre mille doublezons, au point d'en oublier certains de ses principes de vie et de leur offrir une dernière bière.

Ensuite venaient les deux nains, occupés à converser sur les bienfaits de l'usage du bois de Fern dans l'étañonnement des maisons sur pilotis des bidonvilles du vieux port. Leur sujet de conversation, leurs lourdes bottes du cuir verni et leurs gilets d'un jaune brillant étaient autant de détails soulignant leur appartenance à la caste hautaine

des ingénieurs-égoutiers, qui considéraient comme généralement acquise leur importance décisive dans la bonne marche de la cité, et ne perdait jamais une seule occasion de rappeler ce fait indiscutable à leurs yeux à leurs interlocuteurs. Ils n'intéressaient guère Jorad - leur pingrerie n'avait d'égal que leur acuité visuelle.

La petite famille de touristes - trois insupportables bambins, quelle idée saugrenue d'avoir des enfants aussi stupidement indisciplinés que ceux-là ! - qui s'était installée autour d'une table ronde mal ajustée ne l'intéressait pas davantage. Certes, il était visible que Monsieur portait un regard envieux sur les joueurs, et, en d'autres circonstances, se serait sans doute levé pour se joindre à eux. Mais le ton sifflant et le yeux plissés par la méfiance de Madame, ainsi que les coups de pied de Junior Numéro Trois, rendaient cette possibilité hautement improbable. Et puis, le lourd portefeuille se trouvait dans le sac de Madame, tandis que la poche de chemise de Monsieur ne contenait que de la menue monnaie.

La table suivante, elle, s'était avérée pleine de promesses. Un soldat portant l'uniforme rouge et or aux armes de Songor ; une femme d'âge mûr, vêtue de l'ample toge noire des Thaumaturges de Sinna ; un homme grand et sec, plein de tics nerveux, serrant fermement un lourd bâton de chêne et de métal, attributs des adeptes de Hettepa de l'Alter : trois aventuriers, trois mercenaires venus dépenser sans compter les revenus de leur dernière expédition, sans aucun doute. C'est à eux que son invitation cordiale à partager leur jeu - son jeu - s'adressait. Et il était évident qu'au moins deux d'entre-eux - le regard du prêtre n'avait pour sa part pas quitté le fond de sa choppe couverte de l'écume d'une bière d'armoïse - étaient intéressés. Ils étaient visiblement plus habitués à combattre les géants qu'à l'observation des détails d'une table de jeu. Surtout après les quatre bouteilles de grand cru qu'ils avaient déjà plus que généreusement entamées.

Qui restait-il encore dans la salle ? Personne de notable, en vérité. Un spadassin Hermegeois terminait, seul dans un coin sombre de la pièce, une douzième coupe de grand-veneur aux aromates ; sans doute irait-il bientôt se coucher. Un garçon d'une quinzaine d'années portant une lourde épée en bandoulière se balançait sur sa chaise près du grand âtre, son visage pensif éclairé du reflet rougeoyant de la flambée, son regard rivé sur un petit livret au contenu aussi passionnant que mystérieux. Un vieux capitaine de la flotte tirait doucement sur sa pipe de bruyère, à demi assoupi dans l'un des lourds fauteuils de velours, tandis que la grosse femme assise face à lui débitait ses réprimandes sur les méfaits de l'alcool chez les jeunes. Aucune perspective économiquement rentable chez de tels individus.

Le soldat et la Thaumaturge se levèrent. Déjà, il battait les cartes tandis que ces deux imbéciles de marchands s'écartaient pour faire place aux nouveaux venus. Jorad fendit son visage de son plus beau sourire, mais ce dernier se figea tandis qu'une scène bien étrange se déroula devant lui.

Les deux mercenaires ne s'étaient en effet pas directement dirigés vers lui. Non. Curieusement, ils avaient choisi d'aller s'entretenir avec le garçon à l'épée, la femme lui sifflant quelques mots à voix basse que Jorad, à son grand déplaisir, ne parvint pas à saisir. Le garçon ne daigna même pas décrocher son regard du livre qu'il parcourait, se contentant d'un vague geste en direction de la table des joueurs et d'un haussement d'épaules témoignant de son désintérêt total du sujet. Pendant une seconde, il sembla que la Thaumaturge, furieuse, fut prête à le frapper mais, avant qu'elle n'ait eu l'opportunité de mettre ce probable plan à exécution, son compagnon la tira un peu brusquement en direction des joueurs.

Jorad reconsidéra sa première analyse de la situation, son regard recroisant brièvement la table familiale (Monsieur venait - enfin - de gourmander Junior pour ses coups de pied, sans effet apparent). Se pouvait-il que le Crabe Vert soit le genre d'endroit où

Papa et Maman Mercenaire descendaient en compagnie du rejeton indolent ? Il n'avait jamais envisagé la vie d'aventurier de la sorte, mais après tout, comme il ne semblait jamais avoir pénurie de gens de leur espèce, il fallait bien qu'ils se reproduisent...

Il recomposa sans effort son sourire aimable tout en songeant aux deux mercenaires occupés à pourfendre quelque cyclope des cavernes, fiston tirant la jambe de papa avec un insistant « je dois faire pipi » aux lèvres.

« Ravi de vous voir vous joindre à nous, messeigneurs. Je vous préviens que mes deux amis ici présents sont de redoutables joueurs, et je ne dois la préservation de mes gains qu'à un certain - et momentané - manque de chance de leur part ! Mais je vois que vous êtes tous deux des personnes de qualité, aussi ne vais-je pas vous ennuyer avec les trivialités de l'argent que je préfère laisser aux boutiquiers. »

Les deux aventuriers s'installèrent côte à côte, sur sa gauche. La Thaumaturge répondit d'un signe de tête sec, mais son compagnon fut quant à lui beaucoup plus prolixe.

« Il est toujours agréable de rencontrer d'autres gentlemen bien nés, espèce s'il en est des plus rares de nos jours. Je me nomme Sori, et ceci est Landrissa, Thaumaturge de Sinna. » Puis, sur un air de fausse confiance, il ajouta : « Ne prenez pas ombrage de son caractère renfrogné ; notre journée fut... difficile. Oui », fit-il, gêné, « assez difficile. Aussi éprouvons-nous bien du plaisir à goûter quelques moments de loisir en votre compagnie.

- Et surtout, jouer. », ajouta la femme, que la perspective enchantait visiblement autant que de visiter les égouts de la cité en compagnie des nains de la table d'à-côté.

« Mmm... oui, jouer. Euh... vous comptez jouer gros ?

- Nos mises sont des plus modestes, car nous nous contentons essentiellement du plaisir sportif d'une compétition franche entre hommes - et dames - bien nés. Mais toutefois, si le coeur vous en dit, peut-être que plus tard, nous augmenterons celles-ci, car je sais que certains éprouvent du plaisir dans la perspective d'un gain plus important. »

Nouvelle grimace de la Thaumaturge. Nouveau sourire gêné du soldat.

« Certes, certes... Et bien soit, commençons. »

Jorad avait déjà mis la main sur le talon de son jeu de Jom-Jom lorsque soudain, un paquet tout neuf de cartes similaires atterrit sur la table juste devant lui. Il tourna brusquement la tête dans la direction probable du lanceur, mais il ne vit que le garçon indolent, toujours apparemment complètement absorbé par son satané bouquin. Jorad voulut lui lancer l'une des répliques cinglantes dont il avait le secret à l'usage des malappris dans son genre, mais l'intervention rapide de Sori l'en empêcha.

« Ah, mmm, oui, nous avons constaté que votre jeu avait déjà connu bien des soirées, à en juger par son état ; de nombreuses cartes sont tâchées, écornées, aussi serait-il plus... convenable, pour vous remercier de nous avoir accueilli à votre table, de vous offrir ce modeste présent. »

Jorad se renfrogna, mais des années d'expérience lui permirent de conserver - en apparence - tout son allant.

« C'est un présent royal ! Ces cartes sont certes d'une grande qualité ! Mais je pense qu'il serait préférable que nous terminions la soirée avec les miennes, car je craindrais d'endommager les vôtres, et cette perspective me navre et vous blesserait tout autant.

- Non. »

Le ton et le regard de braise de Landrissa excluait la moindre tentative pour une alternative d'exister.

« Très bien, très bien, loin de moi l'idée de vous offenser. Mais il me semble que la soirée est bien fraîche...

- Le fait est que cette grande salle est bien vide », commenta amicalement l'un des deux marchands (comment s'appelait-il déjà, lui ? Oh, bah, aucune importance), un relent de bière dans la voix.

« C'est une raison fort probable, fort probable. Aussi, m'excuserez-vous si je revêts ma veste dont les longues manches et la doublure matelassée ne pourront que contribuer à rendre pour moi cette soirée plus chaleureuse ! Je suis de santé hélas assez fragile et... »

Plus de veste. Comment ? Que ? Elle était pendue au crochet derrière lui il y a moins de cinq minutes ! Mais...

Rapide tour de salle.

Rien.

Le garçon, toujours plongé dans sa lecture, souriait, amusé.

Cet imbécile de soldat et l'autre dinde le fixaient d'un air faussement interrogateur.

Se serait-il fait doubler ?

Mauvaise.

Très mauvaise.

Carrément pourrie, en fait.

Naturellement, ils savaient jouer. Très bien jouer, même.

Landrissa, la Thaumaturge, sous ses dehors de sainte-nitouche, avait visiblement une longue pratique du Jom-Jom derrière elle. Lui-même demeurait un joueur redoutable en dépit de l'absence de son propre talon de jeu ou de sa veste favorite, mais l'habileté de cette peste eut finalement raison de lui. Quant au soldat, il souriait toujours stupidement, suggérant à chaque nouvelle ronde une augmentation des gains, joyeusement reprise par ces deux imbéciles de marchands de plus en plus ivres à mesure que la soirée s'avavançait.

Peu après minuit et des pertes consternantes, Jorad parvint enfin à mettre un terme à la partie. La salle s'était entre-temps vidée de la plupart de ses occupants, et seuls demeuraient le capitaine, la pipe toujours vissée aux lèvres, qui savourait un whisky, ainsi que cette peste de gamin, qui n'en finissait pas de parcourir son foutu livret.

Sale gosse. Bien sûr, il était de mèche. Comment avait-il pu en douter ? Sous ses dehors stupides et paresseux, il cachait une intelligence perverse. Qui d'autre aurait pu lui voler sa veste ? Qui, sinon lui, avait balancé le jeu de cartes sur la table ? Et d'ailleurs, à quoi rimait leur petit conciliabule d'avant le début de la partie, sinon à établir une stratégie pour le plumer, lui ?

Attendez un peu, bande de rats, une fois que vous serez enfin endormis, nous verrons lequel de nous sera alors le plus malin...

Le soldat et sa compagne se levèrent de concert pour prendre congé, lui d'un amical salut auquel Jorad répondit par un petit sourire pincé, elle par un indéniable et triomphant rictus, véritable défi auquel il se garda pourtant bien de répondre. Il les regarda monter ensemble à l'étage par le grand escalier de bois verni qui menait aux chambres de l'auberge (un endroit finalement très surfait, à la cuisine médiocre et au confort contestable).

Du coin de l'oeil, il aperçut le garçon qui, étouffant un bâillement, replia son livre et se dirigea vers la sortie.

Jorad patienta encore pendant de longues minutes, puis, lorsqu'il jugea suffisant le délai écoulé, il gravit à son tour les marches qui menaient à l'étage. Selon la tradition

dans les auberges de Tio, les occupants des chambres avaient abandonné leurs souliers sur le pas de leur chambre, afin que l'aubergiste (un gros type d'une hygiène douteuse à la voix rauque et aux anecdotes éculées) puisse en assurer le nettoyage pour le lendemain matin ; aussi lui fut-il aisé de trouver la chambre du soldat et de la Thaumaturge. Aucune lumière ne filtrait par dessous la porte. Collant prudemment l'oreille contre le lourd panneau de chêne, il ne perçut aucun bruit de l'autre côté.

Après plusieurs minutes d'attente dans la demi-obscurité du couloir désert, il se décida à agir. Sortant de sa poche le complexe assemblage de son rossignol, il ne mit que quelques instants pour vaincre le mécanisme assez primitif qui verrouillait la porte de la chambre. Sans un bruit, il fit jouer le mécanisme méticuleusement huilé de la poignée, poussa la porte dans un frottement à peine perceptible et se coula dans la pièce sombre.

Devant lui, sur l'appui de la fenêtre ouverte, le garçon était assis, contemplant les réverbères qui baignaient la légère brume à l'extérieur d'une lueur blafarde.

Jorad se figea net, la main sur le pommeau de son inséparable rapière. Mais l'autre ne daigna même pas poser les yeux sur lui.

« Vous en avez mis du temps ! Vous auriez pu vous presser un peu plus ; j'ai eu une longue journée, et je suis fatigué. Oh, au fait, votre veste est sur le porte-manteau, à votre gauche. Astucieux, le truc des élastiques cousus dans les manches, très pratique pour extraire facilement la bonne carte au bon moment. »

Instinctivement, Jorad jeta un oeil à sa gauche. C'était bien son vêtement qui était suspendu là. Sale petit...

« Je vois... Et où sont tes deux amis, la Thaumaturge et le soldat ?

- Je ne vois pas de qui vous voulez parler. »

Il sentit la rage qui, lentement, le submergeait.

« Ne te moque pas de moi, petit. vous avez cru pouvoir me doubler, et j'imagine que tes deux complices doivent bien rigoler dans la chambre d'à-côté, hein ?

- Ça m'étonnerait. Le vieux capitaine occupe ladite chambre. Et il ne semblait pas particulièrement enclin à rigoler.

- Tu crois pouvoir faire de l'esprit, dans ta situation ? Où sont-ils ? Et où est mon fric, hein, sale morveux ?

- Je crois pourtant avoir été clair : je suis seul. »

C'en était trop. D'un geste vif, Jorad plongeait sur son adversaire, rapière à la main, bien décidé à lui donner une leçon dont il se souviendrait. La plupart des joueurs ne portaient une arme que pour épater la galerie, comme un avertissement à tous ceux qui tenteraient de récupérer leurs gains de manière plus violente que ne le suggéraient les bonnes manières. Lui, en plus, savait s'en servir, et de fort belle façon ; cet avantage l'avait déjà tiré de bien des situations périlleuses.

Bref éclair de l'acier dans la nuit. La pointe de la rapière - désormais ex-rapière - finit sa course sur le plancher, à moins de dix centimètres de ses pieds. Et désormais, la pointe d'une autre lame - celle-là même qu'il avait observé quelques heures plus tôt dans la salle commune dans le dos du jeune homme - était pointée en direction de son front avec une promiscuité qui finissait par nuire à son propre confort.

« Mais...

- Bonsoir, monsieur. Et n'oubliez pas votre veste en sortant. »

La lourde épée avait déjà repris place dans son fourreau. Jorad, sans demander son reste, recula jusqu'à la porte et disparut dans le couloir aussi discrètement qu'il était entré dans la chambre.

Yato soupira. Pourquoi fallait-il que ce genre d'individus se surestiment systématiquement ? C'était parfaitement idiot. Il jeta un oeil au porte-manteau. Et en plus, ...

« Il a oublié sa veste. Une distraction fort compréhensible. » fit une voix amusée derrière lui. Vivement, l'arme au poing, il se retourna, faisant face au mystérieux interlocuteur - ou plutôt, à l'arme de ce dernier, une longue lame de fort belle facture rehaussée d'argent qui collait mal avec la pipe de bruyère rivée aux lèvres de son propriétaire.

« Vous êtes rapide.

- C'est préférable, dans mon métier. Nous devrions en discuter. Viens donc prendre le thé chez moi, il y a une voiture qui nous attend en bas.

- Le thé ? À une heure du matin ?

- Oh, je vois. Ma foi, j'ai aussi du café. Et puis, qui aurait le coeur de refuser l'invitation d'un vieil homme solitaire tel que moi, formulée avec autant de... politesse ? »

S'il y avait du café...

Chapitre 4

Le Magicien

Et Landrezon, le Sixième Ancien, se leva et dit : Nombreuses sont les richesses de ce nouveau monde, et des convoitises elles susciteront. Donnons à chaque chose une valeur établie, et établissons un étalon d'échange, pour que du commerce ne naisse pas la discorde nuisible à notre harmonie. Et tous acquiescèrent, et les choses et les êtres furent évalués à l'aune d'une unique mesure.

- Le Livre des Anciens, Terme IX, 57-60

« Vous m'en voyez navré, mais je n'accepte que les banque-notes certifiées par la Chambre de Commerce. »

Malgré son sourire avenant, l'aubergiste demeurait obstinément prisonnier de sa décision première. Fâcheux.

Jetant à l'autre le regard vaguement ennuyé d'un voyageur coutumier des problèmes de change, Sender fourra la liasse dans la poche intérieure de sa tunique bleu azur.

« Et des doublezons ? »

Le regard de l'aubergiste, bien que toujours amical, se teinta d'une lueur d'envie curieuse.

« Des doublezons ? Nous n'avons pas l'habitude d'en voir beaucoup ici. Des vrais, je veux dire. Mais naturellement, je n'ai rien contre. »

Avec un soupir, l'autre ouvrit une petite bourse qu'il portait à la ceinture, y compta soigneusement six doublezons tout en laissant entrevoir qu'une quantité importante de piécettes d'or et d'argent demeuraient en réserve, puis les posa en pile sur la table.

« Très bien. J'imagine que ceci devrait couvrir mes dépenses pour la nuit ? »

D'un geste vif, le tenancier prit l'une des pièces sur le comptoir, la mordilla pour s'assurer de son authenticité puis, satisfait du résultat, ramassa ses consoeurs, les enfournant dans les tréfonds d'un tablier qui avait visiblement connu des jours meilleurs au siècle précédent. Son sourire était désormais sirupeux.

« Monseigneur, pourquoi n'avoir pas immédiatement exprimé clairement vos intentions ? Installez-vous, Talia va de suite passer prendre votre commande. Talia ! Ah, veuillez m'excuser, Messire, mais vous savez comment sont les femmes : laissez-les seules une minute, et elles négligeront un indispensable travail pour une causerie ! »

Sender lui adressa un bref signe de la tête, qui pouvait signifier tout et n'importe quoi, puis alla s'installer à l'une des petites tables avec vue sur la rue.

Il considéra un moment ses préoccupations immédiates. Tout d'abord, il lui faudrait un peu de craie, pour réaliser le Rituel de Rappel de ses doublezons magiques ; rien de très compliqué là-dessus, un petit mot gentil à l'oreille de la patronne devrait suffire. Quoi ensuite ? Mmm... Ah, oui ! Choisir le plat dans le menu. Très important, ça. Mmm...

Son regard se perdit dans la contemplation de la salle. « À la Lanterne de Klatta » n'était pas un établissement très haut de gamme, mais il offrait l'avantage certain de ne pas être trop regardant envers ses clients, ce qui, pour quiconque cherchait à se faire discret pendant quelques temps, était un gage de qualité inestimable. La salle, basse de plafond, était emplie sous de lourdes poutres de chêne noirci par les ans, du brouhaha de nombreuses conversations simultanées, qui, associé à la fumée persistante des pipes et autres cigares ainsi qu'à une âcre odeur de graisse brûlée, achevait de conférer à l'ensemble une certaine lourdeur.

Lourdeur encore accentuée par l'imposante présence de Talia, femme adipeuse aux contours mal définis, comme taillée dans un énorme bloc de gélatine rosâtre. Son regard bovin impressionnait Sender par son évidente vacuité. Le menu aussi était bien vide. Et, renseignements pris, les réserves aussi. Il se décida donc pour un potage aux pipochtes et un rôti à la graisse de sandrebus, éclaircissant par là-même l'origine des effluves graisseuses.

Alors qu'il savourait lentement son repas, son regard fut attiré par un homme portant un costume chatoyant vert et argent, qui voyageait entre les tables, proposant visiblement aux différents clients toutes sortes de paris et d'énigmes en vue de leur soutirer un peu d'argent. Peut-être un charlatan. En tout cas, il semblait capable de réaliser quelques tours simples. Il atteignit alors la table voisine de celle de Sender, occupée par quatre caravaniers venus du nord qui venaient de terminer une ultime partie de cartes. L'inconnu, ayant sans aucun doute flairé l'opulence qui se dégageait d'eux, leur servit un discours plus complet qu'aux autres tablées.

« Messieurs, permettez-moi de me présenter. Je me nomme Jono Domandrio, Mage de son État. Après un apprentissage de quatre ans au Collège des Deux Tours, j'ai...

- Six. »

Sender songea qu'il ferait mieux de tenir sa langue, à l'avenir. Mais elle avait été - encore une fois - plus rapide que sa pensée.

Jono se retourna vivement.

« Six tours, monsieur... ?

- Six années. L'apprentissage du Collège des Deux Tours dure six années. Et mon nom est sans importance. »

Sender connaissait bien le regard que l'autre lui adressa alors. C'était celui du mais-qui-es-tu-toi-mais-je-me-méfie-un-peu-quand-même. Il décida que le fond de son bol de soupe était plus digne d'intérêt que le bonimenteur.

« Euh, comme j'allais le conter à ces Messieurs, » reprit Jono, refaisant face aux marchands dont l'intérêt s'était brusquement accru suite à l'altercation, « si intuitif était mon esprit en ces jeunes années de ma vie qu'il ne me fallut guère plus de quatre ans pour atteindre la maîtrise d'un art qui demande habituellement plus de six longues années aux individus moindrement bénis par la nature. C'est alors que débuta mon long voyage sous la direction de mon Magister, Maître Furlmel lui-même, qui me fit découvrir tous les secrets du feu élémentaire... »

- Air. »

La petite flamme dansante que Jono avait commencé à faire surgir de nulle part dans la paume de sa main droite disparut brutalement, mouchée en même temps que

l'enthousiasme de son propriétaire.

Ah, il est passé au regard ça-suffit-maintenant-ou-je-deviens-méchant, songea Sender, se demandant s'il ne pourrait pas inventer un sort de ralentissement de la langue. Mais il entrevoyait une soirée amusante, aussi laissa-t-il cette idée de côté pour l'instant.

« Air. Fumel des Deux Tours était un Maître de l'Air, et non du Feu. Il n'aurait même pas su comment allumer la pipe de ce gentleman sans l'aide d'un briquet. »

Il envoya un sourire complice à l'un des quatre caravaniers, qui goûtaient visiblement de plus en plus la controverse. Celui-ci lui renvoya son salut par quelques arabesques de fumée tirées de sa pipe Jibaji, instrument étonnant qui élevait le tabagisme au rang d'art et que d'aucuns nommaient « pinceau à fumée ».

Le bonimenteur, lui, n'était visiblement pas, mais alors pas content du tout.

« Je vois. Mais peut-être que Monseigneur - qui semble décidément bien informé - est également un adepte du noble Art de l'Arcane ?

- Et bien, je connais deux ou trois tours mineurs. Que diriez-vous d'une petite compétition ? »

Il sentit l'autre le jauger des pieds à la tête. Sender n'était pas à son avantage, sans aucun doute : une veste de brocard bleu nuit usée aux coudes, un pantalon de toile plutôt rude et de lourdes bottines encrassées de la boue de trop nombreux voyages ; tout cela ne donnait de lui qu'une bien modeste image. D'ailleurs, n'avait-il pas choisi soigneusement chacun de ces éléments vestimentaires précisément dans ce but ? Alors que Jono le déshabillait du regard, il acheva stoïquement sa chope (la seconde de la soirée) sans lui porter la moindre attention.

« Et bien soit ! Je relève le défi. Nous verrons qui de nous deux est le meilleur magicien ! Et ces messieurs seront nos juges ! »

L'aubergiste, attiré par la discussion, s'approcha d'eux.

« C'est une distraction amusante que vous nous proposez là, Messeigneurs. Mon établissement n'est pas une école de magie, mais comme le défi de deux nobles caractères ne semble pas déplaire à ma clientèle, je vous propose un compromis : mettez votre magie au service de mon auberge ; trouvez-moi quelque-chose qui améliore mon travail, et je suis même prêt à vous offrir en échange les boissons qui soutiendront vos démonstrations. »

Sender considéra un instant les deux chopes vides, toujours posées devant lui, avec un brin de mélancolie. Puis il acquiesça à la proposition, de même que son adversaire.

D'un geste élégant et compassé, il claqua des doigts. Aussitôt, comme venue de nulle part, les deux récipients s'emplirent d'un liquide ambré et riche en mousse. Il tendit benoîtement l'une à Jono, tandis qu'il portait la seconde à ses lèvres. Il savoura l'instant et la bière tandis que les marchands applaudissaient à ce petit prodige. C'était un tour simple, digne d'un étudiant en arcane de première année. Naturellement, jamais le tavernier ne remarquerait la disparition d'une quantité équivalente de breuvage dans ses réserves - que représentaient deux chopes au regard des énormes fûts de plus de mille litres chacun ?

Jono, visiblement furieux mais bien décidé à ne pas se laisser si facilement distancer, prit une longue inspiration, puis, pointant le doigt vers un balai posé derrière le comptoir, murmura une incantation. Sender la connaissait bien ; c'était, là encore, un sort simple de débutant. À la grande joie des marchands, le balai s'anima. Jono sortit une petite flûte de sa besace et entama une gigue joyeuse, reprise en rythme autant par les applaudissements de la salle, que par le balai, slalomant, tourbillonnant à chaque note entre les tables et les clients.

Pas mal.

Mise en scène un peu bâclée, mais pourtant assez efficace.

Sans toutefois se démonter, Sender esquissa une arabesque en direction du balai dansant. Et aussitôt, ce dernier fut doté d'une solide paire de bras. Soufflant une incantation complémentaire, il observa avec un sourire narquois un Jono demeuré bouche bée face au balai, désormais doté d'une manière de costume de maître d'hôtel, remplissant ici deux verres, ramassant là trois assiettes. Encore un tour facile, même s'il avait demandé un peu d'imagination.

Sans doute son adversaire sentait-il le vent de la défaite... Il se ressaisit toutefois bien vite. Alors que Sender recevait une nouvelle chope du balai qui le salua courtoisement, au grand plaisir de l'assemblée, il sortit de sa poche un petit anneau orné d'une opale ternie.

Le magicien fronça les sourcils. Ce ne serait plus un tour aussi mineur, cette fois. Il n'était pas bien difficile de détecter les lignes de forces magiques qui entouraient l'objet. De tels artefacts pouvaient devenir extrêmement dangereux entre les mains d'incompétents tels que ce Jono. Il en avait fait plus d'une fois la douloureuse expérience.

Avec un sourire mauvais, son adversaire frotta le chaton, puis pointa du doigt le mur du fond, qui miroita brièvement, tandis que les quelques clients attablés dans sa ligne de mire s'écartaient par mesure de précaution.

Et, aussitôt, une nouvelle salle s'ouvrit, complétant la précédente !

Là, c'était en effet d'un tout autre niveau. Les rires et les plaisanteries s'arrêtèrent net, remplacées par des murmures impressionnés. Savourant son succès comme un bonbon sucré, le beau parleur se fendit enfin d'une explication :

« Aubergiste, je vous offre là bien plus qu'un balai dansant, quand bien même il serait un serviteur dévoué et infatigable. Bien plus, en effet. Ceci est un sort de Doublement, qui, comme vous pouvez le voir, accroît de moitié la superficie de n'importe quel édifice - mais uniquement à l'intérieur ; l'extérieur, lui, demeure pareil à lui-même. Sachant qu'en cette bonne ville de Tio, notre noble Khandive prélève les impôts en fonction de la taille occupée au sol par une bâtisse, c'est un avantage commercial indéniable. »

Le tenancier était en effet impressionné. Sender aussi, mais d'une autre manière. Comment avait-il fait ?

Il fallait trouver quelque-chose d'autre, et vite, sans quoi il perdrait la partie. Il vida sa chope, s'accordant le temps de la réflexion. Puis il se décida. Se levant enfin de sa chaise, il prit à son tour la parole.

« Mon honoré adversaire ferait un excellent architecte. Mais que serait une auberge sans une bonne cuisine ? À quoi bon faire l'épargne de la moitié des impôts, alors qu'il serait bien plus profitable de sauver l'intégralité des frais liés aux matières premières ? Quel manque de prévoyance affligeant ! »

Tandis qu'il parlait, il tissait dans son esprit les symboles du Lien. Bien sûr, ce ne serait pas parfait, et la dépense d'énergie serait plus importante que nécessaire, mais cela suffirait. Après tout, ce que les esprits simples de la plupart des spectateurs désiraient, c'était du merveilleux plus que de la perfection. Au fond d'eux-mêmes, ils savaient probablement tous que la magie comportait ses propres limites strictement définies et qu'il était impossible de s'en affranchir. Mais la soirée était joyeuse, la bière coulait à flots, aussi préféraient-ils ignorer ce genre de détails pratiques et s'étonner comme de grands enfants de quelque prodige défiant les lois de la nature.

Avec une nonchalance calculée (et très légèrement hésitante, tant en raison de la bière déjà consommée que de l'effort mental qu'avait nécessité son sort), Sender se dirigea vers une porte à double battants, soudain surgie de nulle part. Il l'ouvrit, et une lueur spectrale s'en écoula, tandis qu'un fin givre se condensait sur le chambranle.

À l'intérieur s'empilaient des fruits et des légumes ; des tonneaux de bière et de spiritueux ; une centaine de gigots étaient suspendus à autant de crochets dans un alignement parfait. Au loin - car l'espace semblait s'étendre bien au-delà de ce que le regard pouvait discerner - se devinaient gâteaux et confiseries soigneusement empilés.

« Je nomme ce modeste endroit 'mon en-cas d'urgence'. Il faut une journée à un homme à cheval pour atteindre l'autre extrémité de cet espace empli de victuailles. Le froid qui y règne, sans être mortel, assure la plus parfaite qualité des aliments qui s'y trouvent. En outre, à chaque nouvelle pleine lune, l'intégralité de son contenu est renouvelé, de sorte que l'approvisionnement n'est plus guère un souci, mais un jeu, où la plus grande difficulté est de ne pas succomber à une gourmandise coupable. »

Cueillant un sucre d'orge au passage, il le lança à un Jono dont le visage hésitait entre le pourpre de la colère et le crayeux de la stupéfaction. Le public, lui, une fois remis de sa surprise initiale, marqua son soutien à Sender par un tonnerre d'applaudissements. Le caravanier à la pipe s'inclina profondément devant le magicien, témoignant par là de son respect.

Mais Sender devinait bien, au regard noir que lui jetait son adversaire, qu'il ne s'avouait pas encore vaincu. Il semblait toutefois moins sûr de lui, comme si, cette fois, il allait jouer son va-tout. Après quelques minutes, ce dernier leva la main, réclamant par là le silence.

« Impressionnant, je dois le reconnaître. Mais avec tout le respect que je lui dois, ceci n'est en somme qu'une sorte de réserve, un garde-manger certes bien utile, mais auquel il manque le cachet, la tenue, l'élégance que tout bon restaurant de premier ordre se devrait d'exposer à la vue de ses clients... La nourriture n'est rien sans cette préparation pleine d'attention, de sérieux, oserais-je dire d'amour, que tout cuisinier professionnel place en chacun de ses plats ! Aussi, certes, vous nous proposez la matière brute, une argile en devenir... Moi, je vous propose, en toute simplicité, la finesse.

Il avait fait surgir de nulle part une lourde tenture de velours pourpre, qu'il écarta d'un geste ample, dévoilant une cuisine.

Mais pas une cuisine, telle qu'on la concevait dans une auberge telle que celle-ci.

Non. C'était ici une Cuisine, avec une majuscule bien perceptible dans le nom.

Un espace rutilant de propreté, aussi vaste que la salle dans laquelle eux-mêmes se trouvaient, où tout n'était que blancheur et propreté. Et d'étranges créatures s'y afféraient avec entrain. On aurait dit une sorte de croisement entre un homme et un poulpe, êtres dont les huit bras flexibles étaient autant de jambes, vêtus de tuniques blanches et portant chacun une toque de même couleur, que venait gaiement rehausser le rouge d'un petit foulard. Passant des cuisinières aux plans de travail dans une chorégraphie à la précision surréaliste, ils préparèrent sous les yeux médusés de leur public un repas digne des plus beaux banquets organisés par le Khandive, pourtant lui-même gastronome exigeant, ponctuant leur impeccable travail de chansons tantôt joyeuses, tantôt tristes, mais toujours merveilleusement accordées à leur occupation du moment. Puis ils dressèrent deux larges tablées et, en moins de temps qu'il n'en fallut à Sender pour terminer son verre, la taverne s'était muée en une salle digne des anciens palais des puissants empereurs de Khelens, dont seuls les contes conservaient à présent le souvenir.

« Ah, et bien ça... » fit l'aubergiste, visiblement plus proche de la suffocation que du simple étonnement, « ah, ça... C'est... Oh ! C'est ! ».

Sender grommela. Cet illusionniste de pacotille ne valait sans aucun doute rien sans sa stupide bague. Comment surenchérir face à un tel tour de force ? La tête lui tournait. Tous les regards s'étaient à présent tournés vers lui, comme dans l'attente de sa reddition. Jetant un bref coup d'oeil à son « ami », le caravanier fumeur, il saisit au

vol son clin d'oeil. Il savait déjà, lui, que Sender ne renoncerait pas.

« Quelle magnifique banquet... Je propose que nous soupions tous ensemble autour d'une aussi jolie table, nous empiffrant jusqu'aux petites heures du matin. Après quoi, repus et satisfaits, nous nous retirerons, afin de laisser notre brave ami l'aubergiste se charger de la remise en ordre. Car il ne me semble pas que vos acolytes aussi merveilleux que multimembrés soient venus avec leurs balais, non ? »

Le regard furieux de Jono, son silence, constituaient pour lui une réponse suffisante. Et l'air de bête traquée qu'avait pris l'aubergiste lorsque l'idée d'une telle « après-organie » lui était bien trop clairement apparue dans tous ses détails ne faisait que renforcer sa conviction première. Grisé par l'alcool, il poussa son avantage.

« Il pourrait naturellement vous recruter une armée de balais dansants, mais mmm, il me semble que le son du pipeau après une telle nuit de folie risquerait de nous porter un peu sur les nerfs... Quoi de plus simple qu'un claquement de doigts ? Aaah, si la corvée était si facile... »

Il leva la main, deux doigts dressés dans la lumière. Un peu d'effet dramatique n'a jamais fait de tort à personne.

« Si mon noble adversaire claque des doigts en rythme, il fera danser un balai. Et si je claque des doigts, moi, que croyez-vous qu'il se passera ? »

Tous connaissaient la réponse. Il esquissa un sourire triomphant.

Et claqu des doigts.

Le caravanier lui sourit, la pipe vissée aux lèvres. Dans le calme revenu, il se décida enfin à lui parler. Pas le moindre reproche dans son ton, ni même de moquerie. Il semblait ravi que son « champion » ait, d'une certaine manière, gagné.

« Je me demande où est Jono, à présent. »

Sender, légèrement dégrisé par le froid brutal de la nuit qui s'était abattu sur lui, considéra un long moment l'espace vide qu'occupait, quelques instants auparavant, l'auberge de la Lanterne de Klatta.

« Ma foi, sauf erreur de ma part, quelque part en Tréasie, chez les elfes du Sud-Est. C'est là que j'avais l'intention d'envoyer tous les jouets de cet imbécile, et lui avec. Il est bien plus facile d'envoyer un objet ailleurs que d'en créer ou d'en détruire un, voyez-vous. »

L'étranger hocha la tête d'un air entendu.

Un mage. Évidemment. Il aurait dû s'en douter. Seul un autre magicien - un vrai, pas un manipulateur de babioles - aurait pu se protéger contre les effets mal contrôlés de son propre sort.

« C'était un anneau amusant que votre... disons, adversaire, possédait. N'êtes-vous pas curieux de connaître son secret ?

- Non », répliqua immédiatement Sender, vaguement nauséux. « J'ai déjà compris comment il marche. Distordre la géographie comme il prétendait le faire demande une longue préparation et une grande quantité d'énergie, en raison des nombreux détails qu'il faut créer simultanément. Je ne pense pas qu'un simple objet magique puisse y arriver, aussi puissant soit-il, sans l'aide d'un ou plusieurs esprits passés maîtres dans l'Arcane... Non, je crois simplement que son anneau lui permettait d'ouvrir des portails vers d'autres lieux déjà existants, ce qui est bien plus simple. Le reste n'est que mise en scène. »

Nouveau sourire de l'autre.

« Comme votre... 'en-cas d'urgence'. Sauf que vous n'avez ouvert une porte que vers une toute petite pièce dont les murs projetaient l'illusion d'un espace bien plus vaste. J'ai raison ou... raison ?

- C'est tout à fait exact. » Sender soupira. Où allait-il passer la nuit ? Lui qui avait espéré passer une nuit tranquille, à l'abri des regards...

Le marchand lui lança un petit objet brillant qu'il attrapa au vol. Contemplant la paume de sa main, il constata avec étonnement qu'il s'agissait de l'anneau dont Jono s'était servi.

« Un petit cadeau, pour m'avoir autant diverti... Certes, c'est du vol, je le reconnais, mais j'espère que vous saurez passer sous silence mon modeste larcin, surtout lorsqu'il est réalisé aux dépens d'un individu aussi méprisable que ce Jono... Mais je manque à tous mes devoirs ; ma calèche m'attend au coin. J'ai une résidence dans la Ville Haute - me ferez-vous l'honneur de partager mon café et mon toit ce soir ? J'apprécierais énormément de pouvoir échanger des idées avec un esprit, disons, aussi plaisant et fin que le vôtre. »

Sender n'hésita qu'une seconde. La Ville Haute était le quartier le plus riche de Tio. Et puis, s'il y avait du café...

Chapitre 5

La Prêtresse

« Quels idiots ! »

Tani était furieuse.

Enfin, encore plus que d'habitude.

Elle savait pourtant qu'on ne pouvait pas faire confiance à cet imbécile de Sender, un mage aussi tête-en-l'air qu'incompétent ! Et que dire de Yato, sinon qu'il n'était qu'un jeune écervelé, qui voyait le monde avec le regard naïf de l'adolescent rêveur qu'il était ?

Comment avait-elle pu envisager une seule seconde que les laisser seuls était une bonne idée ?

Tani s'en voulait autant - sinon plus - à elle-même qu'à ses deux compagnons.

Elle tenta - sans grand succès - de calmer un peu sa fureur en établissant calmement le point sur leur situation actuelle. Ses possibilités d'action étaient pour le moins réduites, et il ne lui restait plus guère qu'une seule ligne de conduite envisageable, celle-là même qui lui déplaisait le plus.

Bon, d'abord, un coin tranquille pour s'installer confortablement.

Bien que baignée par la lumière chaude et agréable du soleil d'un après-midi d'automne, la grand-place n'accueillait que peu de monde. La Célébration du Renoncement, fête religieuse pétrie d'humilité et de piété, avait presque transformé Tio en une ville fantôme, et seuls quelques touristes étrangers venus admirer l'antique Palais du Gouverneur Impérial parcouraient la vaste esplanade.

Un sandwich au thon-mayonnaise à la main, la jeune fille s'assit à l'ombre de la grande fontaine de marbre qui trônait au centre de la place. À moins de deux cents mètres de son poste d'observation se trouvait l'aile gauche de l'ancien palais, aujourd'hui utilisée comme centre de détention par le Khandive. Avec un soupir de résignation, elle sortit un petit calepin de sa tunique de prêtresse et entama ses observations.

« Saloperie de crampons de ... »

L'escalade n'avait jamais été son fort.

Surtout la nuit.

Et encore plus lorsqu'il s'agissait d'une façade aussi glissante que celle-ci.

Et le tout dans la plus grande discrétion, bien entendu.

Elle étouffa son juron, replantant précautionneusement un nouveau crampon dans l'entre-joint de la vieille maçonnerie. Sender et Yato lui paieraient ça, oh oui !

Encore un mètre. Encore un crampon. Et enfin, la fenêtre. Risquant un rapide coup d'oeil à-travers celle-ci afin de s'assurer que personne n'occupait la pièce qu'elle abritait, elle sortit une bague au chaton certes bien terne, mais dont le tranchant n'avait rien à envier à celui de la lourde épée de son naïf compagnon d'armes, à présent sous les verrous. Une ventouse promptement placée au bon endroit acheva d'avoir raison de la bien médiocre protection offerte par la vieille lucarne. D'un bond d'une souplesse quasi-féline, elle se glissa à l'intérieur de l'édifice.

Mh. Bon, d'accord, il fallait bien le reconnaître : ce bond n'avait rien de félin et tenait plutôt d'une sorte de chute qui n'ose pas avouer son nom. Mais quelques secondes d'écoute attentive suffirent à la rassurer : personne ne semblait avoir remarqué le bruit du lourd vase de plomb qu'elle avait renversé au passage.

Elle risqua une brève exploration à la faible lueur de son bâton-kaïburado. Elle se trouvait dans les combles du bâtiment, un endroit poussiéreux où s'accumulaient un invraisemblable bric à brac fait d'armures rouillées, de cahiers poussiéreux et de toges dépareillées, entassés dans un joyeux chaos dans l'attente inespérée du jour où « ça pourra resservir ».

Quatorze pas en ligne droite, suivi de sept vers la gauche. Un... deux... trois...

Vingt minutes plus tard et quatorze caisses déplacées avec difficulté hors de son parcours, la jeune prêtresse atteignit enfin l'emplacement tant désiré. Elle souleva précautionneusement une à une les lattes qui formaient le plancher, écarta lentement la paille qui séparait le sol du plafond de l'étage inférieur puis, avec une infinie prudence, elle colla son oeil droit à l'interstice des planches, guettant la moindre activité en-dessous.

Personne. La pièce était sombre et vide de tout occupant.

C'est alors qu'elle le vit. Là, au milieu de l'espace, se tenait le Médaillon.

Ce n'était pas là un bijou ordinaire, un colifichet sans autre valeur que celle des métaux précieux dont il était fait. Ce n'était pas même l'un de ces jouets magiques dont Sender, ce mage raté, était si fêru.

Non, le Médaillon était un ouvrage de grande qualité, fierté de son concepteur. Car il pouvait manipuler la réalité par l'intermédiaire de l'Alter, afin de transporter toute chose à tout autre point préalablement mémorisé. C'était certes un tour que les mages - les *bons* mages - pouvaient aisément réaliser, mais ce médaillon pouvait être utilisé par n'importe qui, de manière discrète, et sans aucune dépense d'énergie de la part de son porteur. Elle en avait entendu parler pour la première fois au Temple de Fetepa Mnema, ce même temple qu'aujourd'hui elle violait ; l'archidiacre était connu pour sa passion des arts de l'Ancien, à tel point qu'on prétendait qu'il avait été par deux fois déjà menacé d'excommunication par son ordre. Pourtant, ce petit atelier, dont il tentait de garder le secret, témoignait de la poursuite de ses recherches occultes.

Désolidarisant l'une des planches du plafond, elle fit descendre un long filin muni d'un hameçon, assez similaire à l'équipement utilisé par les pêcheurs d'harporcarpes du fleuve Handel, dont elle avait déjà pu apprécier la résistance et la légèreté lors de cette histoire de pont effondré sur lequel Sender avait...

Bref. Inutile d'évoquer une fois de plus la mémoire de cet incapable notoire. Tani se reconcentra sur la tâche. Par deux fois l'hameçon vint effleurer le lourd pendentif et, par deux fois, échoua à s'y fixer. La troisième fut la bonne. Lentement, elle rebobina le mince fil, le Médaillon suspendu à son extrémité.

La porte de l'atelier s'ouvrit avec grand fracas, inondant la pièce de la lumière jaunâtre de la lampa à huile de l'Archidiacre.

Tani manqua de lâcher le filin sous le coup de la surprise. Son supérieur était là, juste en-dessous d'elle, le Médaillon magique suspendu à mi-hauteur, en plein devant lui. Elle était perdue. Dans quelques instants, il allait lever les yeux, et...

L'Archidiacre chantait.

Cela n'avait rien d'un cantique. C'était plutôt l'une de ces chansons paillardes que des individus tels que Sender braillaient à la nuit tombée dans quelque taverne mal famée du quartier du port. Elle comprit immédiatement pourquoi l'ecclésiastique avait préféré le métier de Grand Prêtre à celui de barde ; elle entrevit aussi toute l'importance que pouvait revêtir pour un tel homme le fait de disposer d'appartements privés au sein du Temple, séparés des cellules des desservants. Il tituba jusqu'à une petite étagère, s'empara d'une bouteille dont le contenu ne laissait que peu de place à l'imagination (Whisky ou Cognac ?), puis, sans cesser de fredonner l'histoire probablement passionnante de Nini les Gros Nichons, il sortit, claquant avec fracas la porte derrière lui.

Tani se risqua enfin à reprendre son souffle, puis s'empressa de remonter le Médaillon replaçant la paille et les lattes du plancher, afin de ne laisser le moins de traces possible de son passage. Alors qu'elle procédait de la sorte, elle perçut un bruit de pas hésitants, à-demi étouffés par l'épaisseur des boiseries, suivi de la réouverture de la porte du petit atelier. Une voix - pâteuse mais incontestablement reconnaissable comme appartenant à l'Archidiacre - s'étonna alors tout haut, se demandant si, tout compte fait, la pièce ne comportait aucune anomalie. Probablement aucune, se répondit-elle à elle-même, après quoi, les pas s'éloignèrent au rythme de Nini et de sa poitrine légendaire.

Après quoi, la tranquillité de la nuit du Temple ne fut plus guère perturbée que par le bruit sourd d'un lourd vase de plomb à l'équilibre brutalement dérangé, ainsi que par un juron difficilement étouffé. Mais seules les étoiles étaient encore là pour l'entendre.

« Approchez, approchez ! Venez deviner où se trouve la perle et emportez-la ! Une chance sur trois ! Vous madame ! Vous monseigneur ! Soyez bons joueurs, allez venez ! »

Elle détestait ce rôle, taillé sur mesure pour ce beau parleur de Sender. À cause de lui, la voilà désormais contrainte de jouer les vendeuses de chance ! Elle était consternée, mais constatait non sans une pointe de satisfaction carnassière qu'elle était plutôt bonne actrice ; en dépit de l'heure, un petit attroupement s'était formé autour de son échoppe improvisée à partir d'une vieille caisse de savon, d'un drap miteux et de trois gobelets en étain cabossés. Quant à la perle, ce n'était qu'une pacotille, mais elle avait suffisamment observé cet escroc de mage pour reproduire certains de ses automatismes afin de tenir l'objet de la convoitise du public à l'abri des regards trop inquisiteurs.

Tiens, justement, en parlant de regards inquisiteurs...

Rapide tour d'horizon de l'assemblée. Il y avait là des jeunes et des vieux, des pauvres et des plus riches, des humains et d'autres espèces, bref, un joli échantillon de la faune bigarrée qui hantait les quais tôt dans la matinée. Parmi la multitude de regards fixés sur elle, elle repéra immédiatement, au milieu d'un océan de convoitise, d'envie ou de curiosité, le côté perçant, fouineur, attentif à l'excès de l'un des nombreux agents des taxes en patrouille. La plupart étaient tellement discrets que l'on pouvait les repérer à dix lieues à la ronde. Pourtant, elle fit mine de ne pas l'avoir reconnu pour ce qu'il était, et poursuivit son boniment, tandis qu'un homme s'avavançait, une pièce d'or tendue entre le pouce et l'index.

« Aaah, un joueur ! Bien, monseigneur ! Suivez mon mouvement ! Hop, hop, hop, hop, eeeet hop ! Alors, où est la perle, monseigneur ? Devinez bien ! »

Parfait. Si le pigeon n'avait visiblement rien remarqué, trop occupé qu'il était à lorgner sur sa poitrine un peu plus découverte qu'à son habitude (Sender, tu vas payer pour tout ça !), elle avait cependant mis juste assez de maladresse dans son mouvement pour laisser à l'agent du fisc l'occasion de comprendre sa tricherie, tout en demeurant crédible dans son rôle de bateleuse-arnaqueuse. Elle le vit s'avancer un peu plus ; dans quelques secondes, le piège se refermerait comme prévu.

« Vous avez choisi celui-là ? J'ai bien peur mon bon seigneur que...

- Un instant fillette ! »

Fillette ?

Fillette !

« Vous êtes ici pour quoi, fillette ? »

Le visage de Tani s'empourpra. Mais le vieillard qui partageait sa large cellule ne valait pas la peine de provoquer une seconde bagarre.

« J'ai seize ans, vous savez ! », fit-elle d'un air pincé.

Le vieux tira un instant sur sa pipe, l'air moqueur.

« D'accord... Et bien, pourquoi êtes-vous ici, Madame ?

- J'ai légèrement froissé un agent de la force publique.

- Froissé ? » le vieil homme semblait déjà connaître la réponse à son interrogation polie, mais était visiblement désireux de la voir aller jusqu'au bout d'un récit probablement embarrassant.

« Disons qu'il a perdu quelques dents et que deux ou trois de ses côtes se souviennent encore de moi. Mais ce n'était qu'un agent du Khandive... Ce n'est pas comme si il s'agissait d'un honnête homme.

- Certes, certes », approuva l'autre, goguenard. Tani ne lui accorda qu'une seconde d'attention. C'était sans aucun doute l'un de ces nombreux poivrots qui passaient la nuit en prison pour ne pas la passer à l'extérieur. D'un air décidé, elle se dirigea vers la lourde porte de bronze, et lança à la petite lucarne qui donnait sur le couloir humide :

« Garde ! Garde ! »

Personne.

Le petit rire du vieillard crissa sur ses nerfs déjà à vif.

« Qu'y a-t-il de si drôle ?

- À cette heure, tu n'arriveras pas à réveiller ce gros porc de Sundras. C'est lui qui est de garde ce soir, et il a l'habitude de porter bien plus d'attention à sa bouteille qu'à son couloir. D'ailleurs, pourquoi s'amuserait-il à patrouiller entre les cellules ? Les portes sont solides et, de plus, il n'a ce soir qu'une demoiselle et un vieux tas d'os à garder... »

En un instant, elle fut sur lui. Il parut surpris de son mouvement vif, mais pas au point de lâcher sa pipe.

« Que dis-tu, vieux rossignol ? Nous sommes seuls ici ? Comment le sais-tu ?

- C'est très simple : Snorfi, le cuisinier, commence toujours sa tournée par l'autre extrémité du couloir. Or, comme tu as pu t'en rendre compte par toi-même lorsqu'il est venu nous servir la soupe tout à l'heure, c'est un indémodable bavard. Notre soupe était pourtant brûlante... Donc, nous étions ses seuls clients ce soir. Mais peut-être attendiez-vous quelqu'un, Madame ? »

Vieux bouc salace ! Pourtant, un bref regard dans le couloir confirma ses dires : hormis de leur propre cellule, aucune autre lumière ne se filtrait des autres lucarnes du couloir.

« Y-a-t-il d'autres cellules ? »

Elle grinça des dents tandis que le petit rire agaçant retentissait à nouveau à ses oreilles.

« Autant demander si le Khandive est un homme bon et juste, n'est-ce pas ? Naturellement, qu'il y a d'autres cellules. Toutefois, c'est ici que viennent les petits délinquants, les ivrognes, ou les violents - sans vouloir vous offenser, Madame. Les délits mineurs, en attente de jugement, en quelque sorte. Et ces derniers jours ont plutôt été calmes. Non pas que la criminalité ait baissé pendant la fête du Renoncement, que du contraire, oh, non, Madame... mais la garde est essentiellement mobilisée à la surveillance des temples et des processions, aussi n'a-t-elle guère l'opportunité - disons plutôt l'envie - de s'adonner à la paperasse qui accompagne naturellement tout emprisonnement...

- Mais alors... Supposons qu'un individu soit arrêté pour vol ou pour tapage nocturne... Où donc serait-il détenu, sinon ici ?

- Nulle part. Je vous l'ai dit, Madame : la garde ne s'amuserait pas à enfermer quelqu'un un jour de festival pour des brouilles pareilles. Et, en considérant l'hypothèse invraisemblable d'un officier plus consciencieux que les autres, c'est ici - et seulement ici - qu'il amènerait son prisonnier. Non, Madame, si vous espérez un rendez-vous en ces lieux, alors vous avez dû commettre une erreur de calcul. »

Tani pinça les lèvres dans une moue de contrariété explicite.

Une erreur...

Mais où étaient Sender et Yato ?

Peu importe. Il fallait désormais sortir d'ici. Elle sortit le Médaillon de son ample - et indécent - décolleté, puis elle traça rapidement sur le sol le glyphe nécessaire à son activation.

« Oh, une magicienne, hein ? Bien, bien. Mais à votre place, je ne ferais pas cela. »

La jeune fille, qui avait déjà brandi le Médaillon, s'arrêta net.

« De quoi ? »

- C'est le bibelot de l'Archidiacre de Fetepa, non ? Ne me dites pas le contraire - je connais bien Markus : nous avons souvent débattu de longues heures ensemble. Il était très fier de ce truc, mais de son propre aveu, il n'était pas au point, loin de là.

- Pas au point ? Vous vous moquez de moi ?

- Pas du tout. Mais si vous préférez faire confiance au fruit d'un cerveau imbibé d'alcool de manière à peu près constante, libre à vous. »

On racontait dans certains milieux que l'Archidiacre était une vraie éponge ; après la nuit dernière, le crédit qu'accordait Tani à cette rumeur avait augmenté en flèche. Elle baissa le Médaillon, résignée et furieuse.

« Bon, admettons. Et vous suggérez quoi, vous ? »

- Oh, fit l'homme, qui se releva péniblement, époussetant son costume défraîchi, peut-être ceci ? »

Et, d'un habile geste du poignet, il commanda l'ouverture des lourds loquets de la porte.

« Mais... Vous êtes mage ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Et pourquoi ne pas vous être enfui plus vite ? »

Nouveau rire énervant.

« Pourquoi vous l'aurais-je dit ? Je ne vous ai pas parlé non plus de ma première aventure avec une femme ou des deux mercenaires que j'ai engagés il y a deux jours, ni

même de l'admirable thé que je fais importer des Îles du Sud. Pourtant, ils n'en existent pas moins... Quant à m'enfuir, bah, et bien disons que ma gouvernante, Madame Fissby, est une femme très portée sur les anciennes valeurs, qui n'apprécie que modérément mes escapades tardives... J'ai préféré dégriser ici un peu. D'ailleurs, je peux affirmer sans trop de honte être un habitué de l'endroit. »

Mais... mais...

« Venez, si vous êtes avec moi, cette vieille barrique de Sundras vous laissera sortir, je vous le garantis. Après tout, vous n'avez pas vraiment commis de crime grave, mis à part avoir écorné l'ego d'un agent du trésor public, n'est-ce-pas ? Et je suis certain que mon ami l'Archidiacre m'accordera la faveur de son appui dans la défense de votre cas lorsqu'il apprendra que je lui ai retrouvé son jouet favori... Aimez-vous le thé ? »

Mais... mais...

Elle aurait voulu lui poser mille questions, lui demander qui il était vraiment, mais, stupidement dépassée, à bout de nerfs, elle ne put lui répondre autre chose que :

« Du thé ? À cette heure ? »

- Oh, et bien j'ai aussi du café, Madame. »

D'accord. Si ce vieux bouc pouvait le faire sortir, tant mieux. Après tout, il n'y avait dans sa proposition rien de sexuel - quel mal y aurait-il à échanger sa liberté contre une tasse de café ?

Sender, tu me paieras ça !

Chapitre 6

L'Atout

« Encore un peu de café ? »

L'homme qui s'était présenté à eux comme Ketrell semblait toujours aussi affable et souriant qu'il ne l'avait été depuis leur rencontre pour le moins étrange au Crabe Vert. Toutefois, revêtu d'une élégante tunique noire et or et d'un pantalon de lin brodé aux plis impeccablement repassés, il semblait beaucoup moins vieux et gâteux que lorsqu'il portait encore son masque d'ancien capitaine de la flotte à moitié endormi par un porto trop capiteux. Bien qu'ayant probablement atteint la soixantaine, leur hôte demeurait svelte et sa démarche était celle d'un homme façonné par un exercice physique quotidien. Pas étonnant, se dit Yato, qu'il ait réussi à se déplacer aussi vite...

Durant les trois jours qu'il avait passé ici, Yato avait eu tout le loisir de goûter au confort du manoir cossu qu'occupait Ketrell. C'était une solide bâtisse construite sur les contreforts de la colline du Grand Tio, qui avait donné son nom à la cité. Du haut de la grande terrasse de marbre blanc qui prolongeait l'immense salle de réception, on pouvait sans peine contempler toute la ville. C'était une villa luxueuse mais sans ostentation excessive, comme si son propriétaire avait conservé un curieux sens de la modestie dans ses goûts.

Ketrell s'était montré d'une grande affabilité, mais derrière une amabilité apparemment sincère demeurait une note menaçante indéfinissable mais néanmoins bien réelle. Certes, il avait été très bien reçu ; bien que son hôte n'ait été présent plus d'une heure au total depuis sa propre arrivée ici, il avait vraisemblablement fourni les instructions les plus précises à sa gouvernante - une femme sèche et taiseuse qui semblait entièrement dévouée à son travail - pour qu'il ne manque de rien.

Sauf de liberté.

Oh, il ne lui avait pas dit explicitement, mais le message était néanmoins vite apparu très clair derrière les sous-entendus et les circonvolutions oratoires de pure politesse. Et pour bien s'assurer que l'idée sous-jacente aux mots avait bien été comprise par son invité, Ketrell avait fait ostensiblement placer deux factionnaires de part et d'autre de l'unique passage qui s'ouvrait dans la haute enceinte du manoir, rappel discret mais efficace à sa condition d'hôte captif.

Et pendant ces trois derniers jours, Yato avait attendu. Quoi ? Il n'aurait pu le dire au juste. Ketrell attendait visiblement quelque-chose, un événement, un autre invité, avant de se décider à exposer ses intentions véritables. Et cette logique trouva confirmation dès la seconde soirée, lorsque son compère Sender le mage avait à son tour fait son entrée dans la salle de séjour cossue avec l'intention manifeste de « prendre le café », lui aussi. Yato s'était alors douté de ce qui allait se passer ; il faudrait cependant

attendre un ou deux jours supplémentaires, car Tani était peut-être un peu plus difficile à piéger que lui ou le mage. Quant à Sender, sa philosophie semblait se résumer à un simple : « profitons de ces quelques jours de vacances dans ce luxueux environnement, car sans doute n'en aurons-nous ensuite plus l'occasion avant bien des semaines ». Et puis d'ailleurs, qu'auraient-ils pu faire d'autre ?

Mais la longue attente était enfin terminée, à ce qu'il semblait. Ketrell les avait réunis dans ce qui devait être sa pièce favorite, une bibliothèque à l'ambiance intimiste dont une partie avait été aménagée en fumoir. Ils étaient là tous les quatre, leur hôte et ses trois « invités », assis en demi-cercle dans de lourds fauteuils dont l'âge vénérable ne faisait aucun doute, une tasse de café à la main.

Fantastique.

« Psst ! »

Sans doute un système de buses à double valves... Mais pour l'eau ? Il n'y avait aucune source de chaleur visible, pourtant, hormis l'âtre, et il était évident que ce dernier n'était en rien lié au fonctionnement de l'appareil...

« Hrem ! »

Fascinant. Une buse pour le thé, l'autre pour le café. Et le tout prêt en moins de trois minutes... Peut-être utilisait-il une Pastille de Feu... Oui, c'était vraisemblable. Une telle pastille donnerait à l'appareil toute la compacité nécessaire, et en assurerait le fonctionnement pendant de longues semaines. Ingénieux.

Sender n'avait pas cessé de s'émerveiller au cours de ces deux trop courtes journées passées dans le manoir. C'était un superbe morceau d'architecture néo-khelenti de la Basse Époque, un bâtiment qui, sous le couvert d'inutiles fanfreluches de plâtre et de stuc, dissimulait de redoutables capacités défensives. On ne pouvait que s'étonner de l'ingéniosité des architectes impériaux qui en avaient établi les plans. Tout ici était pensé en termes avant tout fonctionnels et construit avec l'idée de durée constamment à l'esprit.

Un aspect qui n'avait pas échappé à l'actuel propriétaire des lieux, visiblement. C'était assurément l'un de ces hommes d'exception, à la fois cultivé et raffiné, doté d'un coup d'oeil, d'une vivacité d'esprit hors du commun, qui se reflétaient dans le moindre bibelot, la moindre étagère, et même dans ces curieuses machines à faire le café dont chaque pièce de la villa semblait pourvue.

« Sender ! »

Tiré de ses pensées profondes par un rappel irrité de Tani, le magicien constata que tous semblaient l'attendre pour commencer la discussion. Il se contenta de hausser les épaules : après tout, ce n'était pas à lui d'ouvrir le bal, car il n'était ici, en somme, qu'en tant qu'invité.

« Ne vous inquiétez pas, Sender », commença Ketrell, affable, « je vous fournirai tous les éclaircissements sur ce petit appareil en temps utile. Mais pour l'instant, je pense qu'il faudra vous contenter de son usage apparent.

Messieurs - Madame - je tiens tout d'abord à vous présenter mes plus humbles excuses pour la manière un peu cavalière avec laquelle je vous ai retenu ici, sans vous fournir la moindre explication en contre-partie. De par mes fonctions, je suis malheureusement un homme particulièrement occupé, et organiser cette rencontre en toute discrétion n'a rien d'une sinécure, je vous l'assure. Tels sont les risques du métier.

- Qui êtes-vous ? »

C'était une Tani rouge de colère et d'indignation qui avait craché cette question. Toujours aussi nerveuse...

« Mauvaise question. Qui je suis n'a pas vraiment d'importance. Mais je vais néanmoins satisfaire votre curiosité, Madame, car je sens qu'aussi longtemps que je ne l'aurai pas fait, vous ne serez pas disposée à m'écouter.

- Il est même fort possible que je ne sois pas davantage disposée à vous écouter, même après votre réponse », jeta-t-elle, hautaine.

« Certes, mais c'est un risque que je suis prêt à courir. Je m'appelle Ketrell. Jaro Ketrell. Je suppose que l'on pourrait me qualifier, disons, d'atout du Khandive.

- D'atout ? » fit Yato, visiblement amusé par l'expression. « Comme au Jom-Jom... La carte majeure qui l'emporte sur toutes les autres pour autant qu'elle soit utilisée au moment propice... »

Ketrell opina.

« Tout à fait exact. Je ne suis pas vraiment un membre du gouvernement de la cité, et je ne suis certainement pas un cabot à la botte du Khandive. Mais lui et moi partageons une certaine... communauté de vues. Aussi fait-il appel à mes services de temps à autre, pour des missions particulièrement délicates.

- Mhf, je suppose que jouer les vieux satires dans une cellule crasseuse fait partie de votre définition de 'missions délicates'... »

Le sourire de leur hôte se fit grave.

« Mon travail implique malheureusement certaines tâches ingrates, et croyez bien que je ne prends qu'un plaisir plus que mitigé à me jouer de vous. Mais la manipulation et la dissimulation demeurent un élément essentiel de ma profession, et ce quel que soit mon avis sur la question. Mais peut-être auriez-vous préféré que je vous fasse enlever par une bande de gros-bras au coin d'une ruelle sombre et vous débarque ici ligotée dans un sac de toile ? »

La prêtresse croisa les bras, une moue contrariée sur le visage. Sender appréciait à chaque instant un peu plus la tournure d'esprit de leur interlocuteur.

« Vous êtes donc l'atout du Khandive, soit. Mais quel est le jeu auquel se livre le maître de la cité ? Et qui est son adversaire ?

- Mauvaise question, mon jeune ami. Non pas que les réponses ne puissent présenter d'intérêt, mais, dans le cas présent, je ne puis répondre ni à l'une, ni à l'autre. Je vais toutefois tenter d'y apporter un certain éclairage. »

Après avoir patiemment siroté sa tasse de café, il poursuivit.

« Voici maintenant plusieurs mois, d'étranges incidents ont commencé à se manifester. Dès le début, les services de renseignement du Khandive l'ont alerté par le caractère tout à fait inhabituel des événements. Voyez-vous, chaque ville, chaque province, chaque contrée connaît son lot de faits-divers quotidiens ; certains sont anodins, mais d'autres attirent immédiatement l'attention, parce qu'ils sortent du cadre habituel des querelles de famille, des escrocs de tout poil et autres petits meurtres entre amis.

Dans le cas qui nous préoccupe, une étrange... disons, maladie semble frapper les magiciens et les prêtres. »

Le regard de Sender croisa celui de Tani.

« Une maladie ?

- Faute d'une meilleure définition ou explication, oui. Plusieurs morts se sont produites dans leurs rangs, dans des circonstances variées et apparemment sans lien les unes avec les autres. Pourtant, un schéma s'est rapidement dégagé de tous ces incidents : à chaque fois, tout donnait à penser qu'ils avaient perdu le contrôle de leurs incantations. »

Sender médita un instant ces paroles. La perte de contrôle du champ magique était le risque numéro un dans l'usage de la magie. Techniquement, tout le monde, hormis quelques réfractaires exceptionnels, était physiquement capable de jeter un sort, pour autant qu'il ait connaissance de la manière de manipuler les forces magiques, savoir quelles ficelles tirer, en quelque sorte. Par contre, maîtriser cette énergie pour atteindre l'objectif fixé sans la laisser s'échapper de manière imprévue demandait un apprentissage long et difficile, une discipline que seules enseignaient les Écoles de l'Art. Les accidents de ce type étaient certes peu fréquents, mais pas vraiment exceptionnels ; il ne passait pas une semaine sans qu'un apprenti magicien peu expérimenté ne cause l'un ou l'autre trouble suite à un sort mal contenu, et qui, parfois, pouvait aller jusqu'à entraîner la mort du malheureux débutant.

Pourquoi Ketrell présenterait-il pareils incidents comme des événements d'importance ? Il n'existait qu'une seule réponse valable.

« Ils étaient de haut niveau, n'est-ce pas ? Des experts dans leur domaine, non ?

- En ce qui concerne les magiciens, trois d'entre eux étaient du Neuvième Cercle. »

Sender siffla de surprise. Une ville aussi puissante que Tio ne comptait qu'une vingtaine de mages du Neuvième Cercle, qui constituaient l'élite de leur corporation.

Mais une autre interrogation lui vint à l'esprit. Il décida de lancer une perche au hasard.

« Vous avez parlé de prêtres aussi bien que de mages... Pourtant, les deux ordres exploient des forces bien différentes. Même le profane sait bien que si les mages tirent leurs prodiges du champ magique, celui des prêtres est lié à l'Alter...

- Pourtant, nous devons constater que le phénomène touche indifféremment les deux. Y-a-t-il un lien ? Probablement. Le problème auquel nous sommes actuellement confronté est le suivant : un mal se répand qui menace les fondements de notre société. Nous en ignorons à la fois l'origine et le remède. Les services du Khandive n'ont visiblement pas réussi à élucider ce mystère, aussi a-t-il fait appel à moi pour tenter d'y apporter une réponse. Et c'est aussi pourquoi je vous ai, disons, recrutés. »

Ce genre de mise en scène théâtrale avait le don de taper sur les nerfs de Tani. Tout comme la décoration à bon marché de cette résidence de nouveau riche.

Par contre, en dépit de son jeu d'acteur inutile et excessif (ainsi que de son assuétude au café), Ketrell avait fait montre de bien plus de finesse intellectuelle que ce à quoi elle s'était initialement attendue de sa part. Et puis, elle devait reconnaître qu'il avait réussi à capter son attention. Certes, elle n'avait pas une très haute considération pour des mages dans le genre de Sender ; mais elle n'ignorait pas pour autant la puissance des magiciens du Neuvième Cercle, dont bon nombre d'Archidiacres parlaient avec respect. Et puis, il y avait la mention des prêtres... Elle risqua une question.

« Pourquoi nous ? »

Ketrell se tourna vivement vers elle, sourire aux lèvres.

« Bonne question. Parce que vous êtes les plus aptes. Il nous fallait des individus sûrs, des aventuriers pur jus, et non l'un de ces innombrables vantards qui peuplent les quais de Tio... Mes méthodes peuvent vous sembler peu orthodoxes, mais je vous assure qu'elles fonctionnent. Depuis que je suis au service de mon employeur, jamais je n'ai eu à regretter le choix de mes agents. »

La réponse ne satisfaisait pas vraiment Tani. Après tout, n'aurait-il pas pu utiliser l'un de ces autres « agents » dont leur hôte parlait ? Après tout, ils auraient été bien

mieux préparés à cette mission qu'eux. Mais avant qu'elle n'ait pu ouvrir la bouche pour lancer la moindre objection, il répondit de lui-même, comme s'il avait pu lire en elle comme dans un livre ouvert.

« Bien sûr, j'aurais pu utiliser mes propres agents pour ce travail. Mais ils ne semblaient pas à la hauteur. La disparition de plusieurs d'entre-eux dans des circonstances pour le moins curieuses me porte à croire à une certaine malveillance envers eux. Vous présentez l'avantage de n'être associés en aucune sorte au Khandive et à ses espions - bien plus, vous seriez plutôt... Disons, peu au fait des textes régissant cette cité. »

De nouveau, un sourire moqueur et agaçant. Mais son argumentation tenait la route. Elle signifiait aussi qu'ils allaient devoir s'opposer à un ennemi qui ne reculerait devant aucune extrémité pour les empêcher d'atteindre leur but. Et, naturellement, il les tenait, très probablement au fait de leur passé et de leurs... frictions avec les forces de l'ordre. Toutefois, il manquait encore une pièce essentielle au puzzle.

« Bon, admettons que nous acceptions de vous aider à trouver la source de ce mal. Sans indice, sans piste de départ, c'est une enquête qui pourrait prendre des années... Avez-vous un indice, une piste de départ ? Je devine que oui, sans quoi, vous ne nous auriez pas « recrutés ». Alors ?

- Un constat éclairé, demoiselle Tani. Je n'ai que peu d'informations sur la source du mal, sinon qu'elle émane probablement de l'Alter, cette dimension parallèle dont les pouvoirs des prêtres aussi bien que ceux des magiciens semblent, du moins en partie, émaner. Par contre, je connais quelqu'un qui pourra très certainement vous en dire plus. Il se nomme Lones, et vit à Joldania.

- J'ai entendu parler du Magister Cys Lones », coupa Sender, brusquement sorti de la léthargie. « On prétend qu'il a passé de très nombreuses années à rechercher des traces des Anciens, et qu'il est également devenu un spécialiste de l'Alter. »

Ketrell hochâ la tête, visiblement satisfait.

« Vous avez raison, Maître Mage. Cys Lones a bel et bien recherché le legs des Anciens dans les entrailles de la terre. Et il a retrouvé plusieurs objets intéressants datant de la période où ceux-ci dirigeaient encore le monde. »

Tani ne put s'empêcher de sursauter à l'annonce de cette déclaration. Des reliques des Anciens ?

Certes, il existait plusieurs de ces reliques, jalousement conservées par leurs propriétaires. Mais leur rareté était telle que des guerres meurtrières avaient été menées pour la possession de certaines d'entre-elles... Et voilà qu'un illusionniste du pays des éléphants prétendait en avoir découvert *plusieurs* ? C'était totalement...

« Délirant ? Oui, ça l'est sans doute. Ce qui n'enlève rien à la véracité de mes dires, mademoiselle. Mais jetez-donc un oeil dans le petit paquet qui se trouve sur la table, devant vous. »

Elle prêta pour la première fois de la soirée attention à la tablette basse d'acajou posée devant eux, sur laquelle un carton guère plus gros que deux poings attendait nonchalamment.

Yato avait déjà plongé la main dans ladite boîte pour en ressortir...

« Un bout de verre coloré ? »

Yato considéra avec un dépit non déguisé ce qui semblait être un morceau de verre taillé, parcouru de veinules d'un rouge sombre.

« Pas exactement. Ce n'est pas du verre, mais quelque-chose d'autre, de plus résistant.

- À quel point ?

- Et bien, disons que rien de ce qui se trouve à Tio ne pourrait probablement l'entamer.

- Waouh ! »

Le jeune guerrier étudia plus avant l'objet. Les veinules ne paraissaient pas le fruit de la nature : elles étaient trop ordonnées, trop régulières... Et puis, près de certaines d'entre-elles, on pouvait distinguer...

« Il y a des écritures... On dirait du Khelentari... Mais je n'arrive pas à les lire.

- N'y prêtez pas attention », répondit Ketrell d'un vague geste de la main, « Ce sont des indications techniques dans la langue des Anciens. Ce qui importe, c'est que ce genre de talisman était utilisé par eux comme un livre de sorts l'est par nos propres mages. Utilisé lors du rituel approprié, il permet d'en dévoiler une connaissance intrinsèque. L'étude des inscriptions qui s'y trouvent m'a permis de déterminer qu'il se rattache à la maladie actuelle.

- Vous voulez dire qu'une telle épidémie s'est déjà déclarée autrefois, et que ce talisman contient le remède mis au point par les Anciens pour la contrer ?

- Pas exactement. Mais ceci est l'un de leurs outils mis au point pour lutter contre toutes sortes de fléaux, dont le mal qui nous occupe fait partie. »

Yato fronça les sourcils. Leur hôte semblait sincère et, quand bien même tel ne serait pas le cas, c'était la seule piste dont ils disposaient pour débiter leur mission... C'était d'ailleurs tellement évident qu'il s'étonnait de n'avoir pas encore entendu Tani la poser.

« Puisque vous possédez le talisman, et que vous connaissez la personne qui pourrait en faire bon usage, pourquoi n'avoir pas tenté vous-même de trouver Cys Lones ? Après tout, cet objet a probablement une valeur inestimable, et le confier à des étrangers tels que nous représente pour vous un risque indéniable. »

L'espace d'un instant, Ketrell fit la grimace, comme s'il suçait un citron. Il semblait un peu irrité lorsqu'il répondit finalement à son interrogation.

« Vous me contraignez à parler de faits pour le moins désagréables. Sachez tout d'abord que, pour des raisons qui ne vous concernent pas, je ne suis pas en bons termes avec Cys Lones. Sans aucun doute refuserait-il de me recevoir de son plein gré. De plus, quand bien même il accepterait de m'aider, moi, il vous faut encore savoir que le talisman n'est qu'une partie de la solution. Pour que le rituel soit efficace, il est nécessaire d'effectuer toute une série de préparatifs à la réalisation probablement bien plus délicate que traverser les Royaumes du Midi avec une babiole finalement facile à cacher. Je vais moi-même me voir contraint de partir pour un long et périlleux voyage vers le nord, aussi ne pensez-pas que je vous assigne cette tâche par paresse ou couardise.

- Êtes-vous si sûr que nous accepterons ? Enfin, ma question est plutôt de pure forme ; car si l'on vous surnomme l'Atout du Khandive, alors vous avez certainement déjà imaginé une méthode efficace pour nous y contraindre. Et sans aucun doute plusieurs, car son meilleur agent est au moins aussi prévoyant que lui. »

L'autre sourit plus franchement cette fois.

« Qui oserait dire après cela que les guerriers ont l'esprit plus lent que la moyenne ? C'est absolument exact, Maître Yato. Si j'ai pris la peine de vous exposer la situation avec un tel luxe de détails, c'est dans l'espoir - peut-être mal placé - que mes arguments ainsi que l'urgence de la situation sauront vous convaincre d'accepter.

Toutefois... comme je n'ai qu'une confiance limitée dans mes pouvoirs de persuasion, j'ai fait appel à mes quelques connaissances dans l'Art... Je vous ai soumis à un sort de Lien, lequel me permettra, à tout moment, de mettre fin à vos jours sans douleur ni effort de ma part. Je n'aime pas faire usage de ce genre de magie, mais je n'avais guère de temps pour des effets plus subtils ; de plus, des sorts de suggestion auraient altéré de manière irrémédiable vos capacités de réaction face au danger - et cela, je ne le voulais pas. »

Sender se fendit alors d'un commentaire vaguement ennuyé.

« Ah, un Lien... Voilà donc la cause du petit tatouage magique en forme de dauphin que j'ai remarqué il y a deux jours déjà sur mon avant-bras gauche... »

Instinctivement, Yato s'assura des dires du magicien. Et sur son épaule gauche se trouvait à présent un petit dauphin rouge, entouré des runes mystiques employées par les mages. Du coin de l'oeil, il vit Tani rougir, prête à bondir comme une tigresse en furie. Mais Ktrell, qui, probablement, l'avait également remarqué, prit l'initiative.

« Inutile de vous en offusquer. Pouvez-vous refuser d'aider non seulement le Khandive, mais surtout Tio et le monde ? Car ce mal qui ronge lentement les mages et les prêtres s'étend bien au-delà de nos frontières... Cela, même le Khandive l'ignore, mais moi, je le sais. Pouvez-vous balayer d'un revers de la main les possibilités de fortune et de découverte que cette mission offre ? Et il va sans dire que vous serez grassement payés, en plus d'une généreuse avance vous permettant de couvrir plus que largement les frais annexes de votre quête. Prenez ce tatouage magique comme ce qu'il est, et rien de plus : une simple précaution de la part d'un homme ayant réchappé à plus d'une centaine de tentatives d'assassinats. »

Le guerrier vit la prêtresse se mordre les lèvres, puis, sans dire un mot, les dents serrées, se résigner à accepter. Quant à Sender, il ne faisait aucun doute qu'il mourrait d'envie de participer à une aventure qui, peut-être, le ferait toucher du doigt un peu du savoir perdu des magiciens puissants d'autrefois.

Et lui ? Et bien, c'était lors d'une quête du même ordre qu'il avait fait la connaissance de ses deux compagnons, aussi ne vit-il qu'une seule et unique réponse possible à la demande de Ktrell :

« Nous acceptons. »

Chapitre 7

Les Aventuriers

« Et bien, vous voyez que nous avons réussi à en trouver ! »

Le Khandive semblait très content de lui. Un peu trop, peut-être, aux yeux d'Harlef, le Psi d'Allige-Sud, toujours prompt à tempérer l'enthousiasme de son vieil ami.

« Han », fit-il d'un air las, « nous avons effectivement réussi à recruter trois candidats. Mais cela ne veut pas pour autant dire qu'ils vont réussir. Ni même que notre choix a été judicieux. »

L'autre fronça les sourcils, l'air sévère.

« C'est vrai. Mais avions-nous vraiment un autre choix ? Tu te souviens des conclusions de l'Archidiacre ? Pour lui, il n'y avait pas de temps à perdre. Les dégâts risquent de se poursuivre à un rythme sans cesse croissant. Et le seul fait qu'il soit sur ce point tombé d'accord avec son éternel rival le Docte Primat, chez du Collège Magique de Tio, démontre combien il est urgent d'agir. »

Harlef songea à cette rencontre secrète entre quelques-uns des personnages les plus importants de la cité, tous ayant l'entière confiance du Khandive. Il y avait là, outre Sa Hauteur l'Archidiacre et le Docte Primat, le Second Comptable, leader effectif des corporations marchandes ; Kaïroussian Pertrovskel, Premier Guide des Chasseurs Nocturnes, groupement paramilitaire réputé pour sa redoutable efficacité ; Ytrosil Meïo, des Druides Ghérovistes ; et un petit personnage que lui-même n'avait jamais vu auparavant, vêtu d'une tunique de cuir au style désuet.

L'Archidiacre avait tout d'abord pris la parole. En quelques minutes, il avait décrit les dommages que ses discrètes investigations avaient révélé sur l'Alter. « Plusieurs Maisons de Vie, sanctuaires sacrés détenteurs de cristaux de pouvoir, ont dû être fermés aux pèlerins. Officiellement, nous avons invoqué des travaux de réfection, mais nous ne pourront pas éternellement tenir tous ces gens tranquilles sur la base de cette seule explication. En attendant, certains de ces cristaux faiblissent de plus en plus ; trois sont déjà devenus totalement inertes. »

Claryo, le Docte Primat, avait bondi de sa chaise comme un diable à ressort à ces mots.

« Impossible. Toutes nos études sur le sujet démontrent que les cristaux de pouvoir de l'Alter sont inaltérables ! Ils tirent leur énergie de différences de potentiel entre

diverses régions de l'Alter ; pour imaginer qu'ils puissent ainsi s'inactiver, il faudrait imaginer que la structure même de l'Alter est en train de changer !

- Et qui dit que tel n'est pas précisément le cas ? » répliqua doucereusement l'Archidiacre. « Après tout, vos gens ont eux aussi constaté d'inquiétants signes d'altération du champ magique, non ? »

L'autre se renfrogna aussitôt, concédant le point de mauvaise grâce.

« C'est vrai. Vous avez sans aucun doute tous déjà entendu parler du Méridien Prime, sans pour autant savoir au juste de quoi il retournait...

- C'est une sorte de référentiel magique, non ? Une ligne de force qui court sur toute la longueur de la voûte céleste et dont les mages peuvent se servir comme d'une boussole, il me semble », risqua alors prudemment Petrovskel.

« Description parfaitement inexacte, mais assez proche de la réalité pour qu'elle suffise à mon propos actuel » répondit le Docte Primat sur un ton suffisant d'un maître d'école gourmandant un élève illettré. « Quoi qu'il en soit, le Méridien Prime a été établi par Dhelyy Olyy et l'École Bleue il y a bien longtemps, sur des principes tels que sa constance est garantie par le Premier Principe d'Équivalence Magique...

- Qui est... ? » demanda poliment le Second Comptable, essayant un regard noir du magicien, furieux d'être interrompu au beau milieu de son explication par un profane.

« Le Premier Principe d'Équivalence Magique stipule que la quantité totale d'énergie magique présente dans le monde demeure constante. Autrement dit, quel que soit l'usage que nous les mages faisons de la magie, nous ne faisons jamais que la transformer, d'une façon ou d'une autre.

Comme je le disais avant d'être interrompu, c'est sur ce principe que le Premier Méridien a été établi. Il est impossible - rigoureusement impossible - que sa position ou sa force puissent être altérées sans que le Premier Principe ne soit invalidé. Autrement dit, que la quantité totale d'énergie magique ne fluctue. Or, depuis plusieurs mois, le Méridien se décale. »

Il avait énoncé ce dernier terme avec l'horreur non dissimulée d'un homme dont les fondements même de la foi sont remis en cause. Ytrosil le Druide tenta de lui apporter son soutien.

« Mais... Si Olyy a pu créer le Méridien Prime, alors, un autre ne pourrait-il pas le défaire ? Ou l'altérer ? »

Mais sa question ne provoqua qu'un grognement courroucé chez l'autre.

« Même s'il existait aujourd'hui un mage assez érudite et assez puissant que pour tenter pareille folie, nous l'aurions immédiatement perçu. Voyez-vous, à cause du Premier Principe, il aurait été contraint de dissiper l'énergie du Méridien ailleurs dans le champ magique, une fluctuation que nous n'aurions pas manqué de détecter. Non, non, aussi impossible que cela puisse sembler, il nous faut admettre que le champ est devenu instable et que sa puissance actuelle a diminué.

- C'est un effet que nous avons pu indirectement constater », enchaîna Petrovskel. « Plusieurs de nos mages les plus expérimentés ont fait les frais de sortilèges ratés, tout comme nos prêtres, d'ailleurs. Nous avons immédiatement compris qu'il ne s'agissait pas là des aléas inhérents à toute pratique magique ou mystique... Durant les dix dernières années, nos archives font état de six incidents magiques de ce type. Et pour les six derniers mois ? soixante-quatre. Je ne suis pas aussi calé en mathématiques que le Primat Claryo, mais j'en sais tout de même assez pour comprendre qu'il y a anguille sous roche. »

Ce fut au tour du Second Comptable de prendre la parole.

« Sans parler des implications économiques que l'effondrement du champ magique pourrait avoir... Songez simplement que nos navires se guident grâce au Premier Méridien... »

dien - que ferons-nous si ce dernier devient inutilisable ? Primat Claryo, pensez-vous pouvoir, à terme, stabiliser le champ ?

- Non. »

Une réponse brutale, ferme, définitive, énoncée d'une voix calme et douce qui n'avait rien à voir avec le ton pédant du Docte Primat, resté bouche bée.

Tous les regards se tournèrent vers le petit homme vêtu de cuir qui venait ainsi de répondre.

« Comment osez-vous... » Claryo enrageait « Qui croyez-vous être pour ainsi juger du savoir et des capacités de l'Ordre des Magiciens de Tio ? Et puis, en fait » poursuivit-il d'un ton plus interrogateur, « qui êtes-vous au juste ? Ou plutôt, qui représentez-vous ?

- Khelens. »

Harlef n'oublierait sans aucun doute jamais cette scène surréaliste et les émotions qui se peignirent sur les visages tout autour de lui en cet instant : satisfaction amusée du Khandive (qui, lui, connaissait déjà l'identité du personnage) ; fureur stupéfaite en plein vol du Docte Primat ; sourcil interrogateur de l'Archidiacre ; incrédulité du Second Comptable ; indifférence calculée cachant mal sa surprise de Petrovskel. Regard pénétrant du Druide, comme à l'affût d'autres informations.

Ce fut le Primat qui recouvrit le premier ses esprits.

« Khelens ? *Le* Khelens ? Khandive ! L'heure est grave ! Nous ne sommes pas ici pour écouter les divagations du premier vagabond venu d'on ne sait où !

- Permettez ? » l'interrompit calmement le petit homme, qui se leva, et entreprit de faire le tour de la table.

Ce que tous appelaient le Palais du Khandive n'avait pas toujours été nommé ainsi. Bien des siècles plus tôt, Tio n'était pas la capitale d'un état, mais d'une province, un rouage de cet empire universel qu'avait dirigé la cité de Khelens. Et Khelens avait installé son représentant, le Gouverneur de Tio, dans une demeure qui convenait à sa fonction et à son rang, l'imposant Palais qui avait fait la fierté de la ville. Et puis étaient venues les années sombres. Les armées de l'empire étaient parties et sa gloire s'était éteinte ; des roitelets d'opérette avaient pris la place des gouverneurs. Mais les imposants palais avaient survécu, et tous ces princes de pacotille s'y étaient installés, comme pour renforcer la fiction de leur légitimité vis-à-vis de ceux qui les avaient jadis édifiés.

Ainsi en était-il du Palais du Khandive et de la plus grande partie du mobilier qui s'y trouvait, comme l'imposante table de réunion autour de laquelle ils étaient assemblés.

Table dans laquelle le petit homme enfonça à l'emplacement prévu à cet effet la bague au chaton doré qu'il portait à l'index gauche.

Harlef n'avait jamais vu le dispositif à l'oeuvre, mais, au contraire des autres interlocuteurs présents à l'exception du Khandive (qui, visiblement, avait tout préparé avec son mystérieux invité), il savait de quoi il retournait. La bague était un Anneau Légitime, un objet servant autrefois à transmettre les édits et messages officiels de l'empereur aux provinces. L'Anneau ne fonctionnait que s'il était utilisé par son propriétaire légitime, et seul l'empereur et quelques-uns des rares initiés de l'École des Mages Bleus en connaissaient le secret de fonctionnement. Le système avait disparu avec l'empire, et, à l'heure actuelle, il n'en restait plus que quelques bagues inertes et d'inutiles tables comme celle-ci.

Jusqu'à aujourd'hui.

À environ trente centimètres de la surface de la table, des caractères apparurent, défilant lentement, de sorte que tous eurent le temps de prendre connaissance du message

ainsi affiché. C'était une lettre de recommandation du Primat de l'Université Impériale, établissement le plus prestigieux de Khelens, cosignée par Son Auguste Majesté Fenkoris XVI, Seigneur Chevalier, Gardien de Stremma, Protecteur de l'Archimandrie, etc. et Empereur de Khelens.

Tout était dit, car même l'orgueilleux Docte Primat savait que dupliquer les Anneaux Légitimes dépassait ses propres compétences.

« Très bien » concéda-t-il, « et que peut bien avoir à suggérer l'Empire et Sa Glorieuse Université, puisqu'ils ont pris la peine de nous envoyer un émissaire d'aussi loin après presque cinq siècles de silence ? »

Le petit homme ne releva pas le sarcasme. Il sortit une liasse de papiers d'une mallette fatiguée par un trop long voyage et en distribua un exemplaire à chacun des autres interlocuteurs assis autour de la table. Harlef consulta la première page de sa copie. Elle portait, en caractères un rien trop classiques, le titre de « Rapport de la Commission Impériale Universitaire concernant la Dégradation du taux de Mana dans la Matrice Magique et ses Relations avec les Dissymétries constatées dans la Structure de l'Alter ». Un titre à rallonge bien dans le style de l'antique administration impériale, dont les archives de Tio avaient conservé de nombreux souvenirs. Le reste du document semblait rédigé à la manière d'une vulgarisation à l'usage des non-spécialistes de l'Arcane.

Le représentant impérial reprit alors la parole de sa voix douce et mélodieuse, contrastant étrangement avec le caractère implacable de ses conclusions.

« Messieurs, après plus de cinq années de recherche, nous n'avons pas réussi à établir le moindre protocole de correction de la situation. Toutes les tentatives de nos écoles de magie en vue de stabiliser la structure défaillante tant de l'Alter que du Champ de Mana ont été infructueuses. Tout au plus avons-nous réussi à compenser plus ou moins les faiblesses de l'un et de l'autre par un système complexe de transfert d'énergie, de manière à répartir les ressources déclinantes de la manière la plus uniforme. Mais, ainsi que le Docte Primat l'a souligné à sa manière, nous ne parvenons pas à influencer le total énergétique du champ global, lequel ne cesse de baisser.

Quant au lien qui relie le Champ de Mana à l'Alter, il demeure inconnu de nous. Tout au plus avons-nous pu déterminer que tous deux relèvent probablement d'un unique principe fondamental, ce qui tendrait à expliquer que ce qui affecte l'un semble également affecter l'autre. D'après nos calculs, au rythme actuel, nous pourrions encore maintenir l'Alter et le Champ de Mana stables pendant quatre à six mois ; après, l'un et l'autre seront tellement affaiblis qu'ils s'effondreront littéralement sous leur propre poids.

Dès lors, messieurs, vous comprendrez que l'Empire, bien que ne disposant que de ressources restreintes en ces temps de crise, ait jugé la situation suffisamment grave que pour dépêcher des représentants à travers tout le continent, dans nos anciennes provinces, en dépit du gaspillage inévitable que cette décision entraîne. »

Après cela, la réunion s'était achevée très rapidement, tous se ralliant aux conclusions présentées par le représentant de l'Université Impériale, impressionnés tant par la démonstration de légitimité de celui-ci que par le sérieux et l'érudition manifestes du rapport. Tous avaient alors décidé de lancer leurs meilleurs éléments à la recherche d'indices susceptibles de résoudre la crise. Et eux-mêmes avaient engagés trois aventuriers expérimentés, qu'ils espéraient capables de découvrir une issue.

Mais Harlef demeurait peu confiant. Oh, certes, ils étaient bons, mais cela suffirait-il ? Mais le Khandive balaya ses doutes d'un revers de la main.

« Je comprends ton inquiétude, mais n'oublie pas qu'ils ont la magie et les connaissances de l'Empire avec eux. L'Université Impériale avait sa petite idée sur la question, pour ce que j'en sais. Ils représentent notre meilleure chance de succès.

- Toute la magie de Khelens n'a pas empêché l'Empire de disparaître.

- Il semble cependant qu'il n'ait pas encore complètement disparu » répondit l'autre avec un petit sourire, « et puis, tu sais que les méthodes de recrutement de notre ami le Suce-Cailloux sont imparables. Et d'ailleurs, nous n'avons pas vraiment le choix. »

Harlef ne répliqua pas, mais sa moue contrariée en disait bien long sur ses sentiments véritables.

Chapitre 8

Les Druks

C'était une idée stupide.

Franchement stupide.

Au départ, cela avait semblé une excellente idée. Voyager comme les messagers de l'Ancien Empire, galopant de relais en relais, prenant juste assez de temps à chaque étape pour échanger un cheval épuisé par un autre, frais et dispos. Dans les temps anciens, ce système avait permis le transport de paquets ou de messages trop confidentiels que pour être confiés aux sémaphores d'un bout à l'autre de l'immense continent en des délais très courts. Les Postes Impériales étaient rapides et performantes.

Lors des guerres civiles qui brisèrent l'Empire, si les lignes de sémaphores furent pour la plupart interrompues, leurs tours détruites ou abandonnées, les relais de poste, eux, survécurent dans leur grande majorité. Il apparut bien vite en effet que ces relais étaient idéalement disposés le long de toutes les voies importantes de communication, et constituaient autant de points de chute pour un groupe armé en campagne, sans parler des inévitables retombées commerciales. De plus, à mesure que les états se fracturaient davantage et que les routes devenaient chaque jour plus dangereuses à parcourir seules, l'importance des relais comme autant de places fortes où passer la nuit à l'abri des brigands se marqua de façon toujours plus aiguë.

Pourtant, ça avait été une idée stupide.

Oh, certes, lui même savait monter admirablement à cheval, et supportait sans broncher les longues heures de galop ininterrompu ; il n'avait pas passé une partie de son enfance dans les plaines de Storne, parcourues par plusieurs milliers de mustangs sauvages, sans en retirer une certaine familiarité avec la race équine. Mais les autres...

Sender ? Sa maladresse presque légendaire en faisait au mieux un cavalier de qualité inégale, capable - tout comme il l'était dans son domaine de prédilection, la magie - du meilleur comme du pire. Quant à Tani, malgré son obstination à n'en laisser rien paraître, elle craignait et détestait ces « sales bêtes » d'une manière tellement profonde que l'animal en devenait lui-même plus rétif, compliquant encore la relation entre la prêtresse et sa monture.

Mais s'il n'y avait eu que le problème de la qualité des cavaliers, leur périple vers la lointaine Joldania n'en aurait que peu souffert - après tout, un ou deux jours de plus sur un aussi long trajet n'auraient guère eu d'importance. Mais leur méconnaissance à peu près complète des régions au nord-est de Tio avait détrompé leur espoir initial d'un parcours rapide et sans embûches.

Tout d'abord, depuis l'époque de l'indépendance de Tio et les guerres civiles de l'Ancien Empire, l'essentiel du commerce de la cité portuaire avec l'Orient se prati-

quait via les voies maritimes vers le Sandregan et Normania, jugées plus rapides et surtout plus sûres que l'antique Route de Joldania. Certes, il y avait encore des caravanes qui empruntaient la voie terrestre, mais elles étaient peu nombreuses et marchaient à un rythme lent, ne couvrant chaque jour que la distance séparant deux relais, quand les messagers d'autrefois ne mettaient que deux heures. La grand-route avait certes été construite pour durer par les meilleurs ingénieurs jamais formés, mais elle n'en portait pas moins les stigmates d'un long abandon et d'un manque d'entretien. Sur sa plus grande longueur, elle traversait des régions quasi désertes, seulement parsemées çà et là de l'une ou l'autre ferme fortifiée, et sa surface défoncée et souvent envahie par les herbes folles ne permettait guère plus qu'un petit trot prudent au trio. Quant aux zones habitées, la situation n'y était guère meilleure : si la route était le plus souvent bien entretenue dans les villages et aux abords, on y trouvait aussi une population qui n'avait plus guère l'habitude de céder le passage aux rapides coursiers d'autrefois, étouffant par là toute velléité de galop par leur nonchalance.

Et enfin, il y avait les relais eux-mêmes. Si la plupart étaient encore occupés et entretenus, ils ne disposaient presque jamais de chevaux frais. Les élevages de chevaux locaux avaient depuis longtemps périclité, victimes des guerres et d'une valeur économique de plus en plus réduite à une époque où l'horizon des contacts avec l'extérieur se réduisait au marché du village d'à-côté. Les rares montures disponibles étaient souvent des animaux aux performances médiocres, plus conçus pour le labour que pour la course d'endurance, au caractère souvent maussade accentué par l'effort inhabituel qui leur était demandé. Associé au prix exorbitant réclamé par leurs propriétaires, ils avaient rapidement achevé d'éroder leur résolution initiale.

C'est alors que se présenta le Mur.

Le Grand Mur de l'Est était une construction titanesque - l'un des plus grands ouvrages d'art jamais construits par l'homme. Bâti avant même que l'Ancien Empire n'étendit sa domination jusque ces terres lointaines, il était le fruit des efforts des grands rois de Songor, le puissant Royaume du Sud, qui avait finalement décidé que le meilleur moyen d'empêcher leurs ennemis venus de l'intérieur du continent de pénétrer chez eux sans autorisation était de construire une porte, de la fermer, puis d'y adjoindre un mur fortifié courant à travers les plaines et les collines sur plus de deux mille khirah. Bien que devenu inutile après la fin du Royaume du Sud, le Mur avait traversé les siècles et ses restes demeuraient toujours bien visibles.

Trop visibles, en fait.

Yato s'était imaginé, avec un certain bon sens, qu'après autant de temps, le Mur n'aurait plus été qu'une ruine croulante, à l'image de l'ancienne route sur laquelle ils avaient clopiné pendant près de dix jours. Mais là, alors qu'ils contemplaient, découragés, la lourde maçonnerie de pierre sombre qui se découpait, menaçante, sur le ciel rougeoyant du soleil couchant, il prit finalement conscience de la difficulté de leur quête.

Ils étaient encore à une certaine distance du Mur. Au loin, blotties à l'ombre de l'interminable ruban de pierre, tout autour d'une sorte de fort massif, se devinaient les maisons aux murs blancs d'une bourgade de quelque importance. Un vieux fermier se reposait sur sa bêche après une dure journée de travail, dévisageant d'un air malicieux le trio d'étrangers qui se présentait à lui. Yato prit la parole.

« Dis-moi, grand-père, quel est cette ville tapie contre le Mur ? »

Le vieillard sourit de toutes ses rides face à l'ignorance manifeste du jeune homme.

« C'est Porte, gamin.

- Porte ? Drôle de nom pour une ville, non ?

- Pas pour une ville établie autour de la seule porte du Mur. »

Un Mur. Une Porte. Après tout, pourquoi pas ?

« La seule ?

- Ouais, c'est ce qu'on dit. Ceux qui l'ont construit étaient des types prudents. Une Porte, c'était bien assez à leur goût. Et comme il n'y a qu'une seule Porte, tous les voyageurs, tous les marchands qui voulaient traverser passaient par ici. Voilà pourquoi Porte a attiré pas mal de monde. »

Un détail chiffonnait toutefois Yato.

« Comment se fait-il que le Mur soit toujours intact, du moins à ce qu'il semble ? »

Le vieil agriculteur ne sembla pas vraiment saisir la question.

« Pardon, gamin ? Le Mur est le Mur. Forcément qu'il est toujours debout !

- Mais... Je veux dire, il faut bien que quelqu'un le répare, l'entretienne, non ? J'imagine que ce serait bien intéressant de, disons, le démonter en partie pour réutiliser les blocs à d'autres tâches plus utiles... »

Sa voix s'éteignit en voyant le regard soudain sévère de l'autre, qui semblait avoir reçu une gifle.

« Oh, non ! Certainement pas ! Personne n'oserait toucher ainsi le Mur ! Écoute, gamin, je ne suis pas aussi cinglé que certains des prêtres de Porte, mais j'ai quand même un certain respect pour les belles choses. Et le Mur, c'est quelque-chose de formidable. Il était déjà là quand le père du grand-père de mon grand-père est venu s'installer par ici. Et il sera probablement encore là quand les enfants de mon arrière-petit-fils qui naîtra le mois prochain atteindront mon âge. C'est un symbole, la seule chose que l'homme ait façonné et qui semble rester constant dans un univers sans cesse changeant... En trois siècles, cette région a connu une vingtaine de guerres et a servi de champ de bataille à des dizaines de condottieres en mal de gloire. Les gens ont beaucoup souffert, aussi le Mur est-il quelque-chose d'important, parce que sa constance rassure. Alors, gamin, je vais te donner un bon conseil si tu comptes te rendre à Porte avec tes deux compagnons : ne fais pas de pareil commentaire sur le Mur là-bas. »

Échangeant un regard interloqué avec Sender et Tani, le jeune guerrier remercia le vieux de son précieux conseil, après quoi, ils s'éloignèrent en direction de la petite ville.

Lorsqu'ils furent hors de portée d'écoute du vieillard, la prêtresse laissa échapper toute sa colère, qui n'avait cessé de s'accumuler au cours de l'échange.

« Adorer un mur ! Un simple mur ! Ce n'est jamais qu'un vulgaire assemblage de cailloux, et inutile en plus ! Quel peuple peut être assez stupide pour vénérer un truc pareil ? »

Sender ne prit pas la peine de tourner la tête, son regard songeur perdu dans la contemplation de l'interminable muraille qui grandissait à mesure qu'ils en approchaient.

« Certains adorent les murs. D'autres adorent les entités de l'Alter. Quelle différence, en fait ? Qui peut dire si les créatures de l'autre monde ont plus de valeur que cet ouvrage ? »

Tani rougit, mais ne répondit rien, sans doute peu désireuse d'entamer une discussion philosophique avec le mage à une heure aussi tardive sans avoir pu démonter de son cheval, une vieille carne revêche contre laquelle elle n'avait cessé de pester.

Dans l'atmosphère crépusculaire du jour déclinant, Porte, dominée par l'immense masse du Mur qui culminait là à plus de trente nerians (et bien davantage pour la porte elle-même, ouvrage fortifié couvert de bannières claquant au vent), semblait presque

irréelle. Mais en dépit de l'heure tardive, une foule conséquente se pressait encore dans ses rues. C'était visiblement jour de marché et, si la plupart des marchands présents avaient commencé à replier leurs étals, nombreux étaient ceux qui terminaient une ultime vente ou achevaient d'écouler leur stocks à bas prix.

Le nombre et la variété de leurs marchandises était étonnant pour une ville aussi éloignée d'autres grands centres. La prospérité générale de la ville semblait même incongrue - d'où venaient toutes ces marchandises ?

Yato étouffa un bâillement. Ce genre de détails attendrait. Pour l'instant, tout ce qu'il désirait, c'était une auberge confortable où passer la nuit. Un établissement à l'air avenant portait sur son fronton la mention : « Au Repos du Voyageur - Refuge à Toute Heure ». Un nom bien agréable, qui semblait prometteur. Ils entrèrent.

La salle commune n'était guère peuplée que de quelques habitants du cru, qui devisaient autour d'une choppe ou d'un plat de chigren braisé dont l'odeur vaguement aigre fit saliver Yato - sans doute la spécialité de la maison. Un homme replet et dégarni aux moustaches impressionnantes, qui semblaient animées d'une vie propre, s'empressait auprès de ses clients, veillant à satisfaire leurs moindres désirs. Le mage déposa quelques-unes des pièces tirées de la lourde bourse donnée par Ketrrell pour leurs frais personnels sous le nez de l'aubergiste, qui lorgna ostensiblement sur la forme agréablement rebondie de ladite bourse. Son attitude, initialement indifférente, se fit plus aimable et obséquieuse.

« Prenez-donc place, messeigneurs ! Quel plaisir d'accueillir des gens de votre qualité ici ! Mais prenez place ! » dit-il, désignant d'un geste théâtral une table dont la vue donnait sur la rue, « et dites-moi comment satisfaire vos personnes ! »

Après qu'ils aient passé commande pour leur repas du soir et réservé une chambre, le tenancier s'éloigna, jubilant déjà sur ses profits potentiels.

« C'est un endroit finalement agréable » dit Yato, à moitié pour lui-même, songeant au contraste qu'offrait la ville avec la campagne presque déserte qu'ils avaient parcouru ces derniers jours.

Sender, accoudé sur le rebord de la fenêtre, regardait nonchalamment la nuit s'installer à l'extérieur.

« Probablement pas », répondit-il enfin, en soupirant de lassitude.

« Mais... Pourquoi ? La ville de Porte semble prospère. L'auberge est bien entretenue et la nourriture de qualité. Alors pourquoi ?

- Pourquoi ? En effet », poursuivit le mage rêveusement, « pourquoi de tels barreaux aux fenêtres d'une auberge comme celle-ci ? »

C'est alors que Yato, suivant le regard du magicien, comprit.

Il n'avait guère prêté attention jusqu'ici au bâtiment dans lequel il se trouvait. Mais à présent que Sender avait attiré son attention sur ce point, il prenait conscience des singularités du lieu. La porte doublée de fer forgé, dotée d'un lourd loquet de métal poli ; les murs de pierre épais d'une coudée ; les barreaux d'acier noirci qui s'entrecroisaient devant chacune des fenêtres ; un râtelier d'armes, enfin, qu'il avait initialement pris pour un élément décoratif, mais qui lui paraissait de plus en plus n'être pas seulement qu'un objet de parade... L'auberge ressemblait plus à une forteresse aménagée qu'à un établissement de plaisir et de repos. Et puis, l'aubergiste allait régulièrement jeter un oeil dehors, comme s'il craignait la venue de quelque groupe de bandits en mal d'or...

Lorsque ce dernier revint, il l'interrogea. L'aubergiste sembla un peu gêné, mais répondit néanmoins.

« C'est à cause des Druks...

- Les quoi ?

- Les Druks. Mais », fit-il, lançant soudain un regard apeuré par-dessus son épaule en direction d'un grand homme sec à l'air sévère, « je n'ai pas vraiment le temps de discuter avec vous de cela maintenant, j'ai du travail. »

Les trois aventuriers regardèrent sans piper un mot le tenancier littéralement détalé derrière son comptoir tandis que l'autre s'approchait d'un pas lent de leur table. Il était vêtu d'une longue robe sombre rehaussée de broderies longilignes exécutées au fil d'argent qui contribuaient encore à renforcer son apparence sinistre. Il portait aussi au cou une sorte d'amulette, petit barreau longiligne doré comme recouvert d'un fil créneau.

Le Mur. Évidemment.

Sans prendre la peine d'ouvrir la bouche, l'homme s'installa à leur table, son regard calme dévisageant chacun d'eux tour à tour. Enfin, il se décida à prendre la parole.

« Je suis Asper Trévane, Gardien de la Foi. Je ne pense pas me tromper en pensant que vous êtes de nouveaux venus ici, non ? »

Ce fut le magicien qui, comme souvent en pareil cas, prit l'initiative de répondre.

« Vous n'êtes pas dans l'erreur. Nous venons d'arriver à Porte, et c'est notre premier séjour dans votre agréable ville.

- mhf. » Le Gardien de la Foi semblait quelque peu contrarié. « J'ai bien malgré moi capté quelques bribes de votre conversation avec le tavernier, ce cher Herren. Ainsi donc, vous vous intéressez à notre architecture ?

- L'architecture est un hobby pour moi », répliqua le mage avec un plaisir non-dissimulé. « Je suis heureux de constater qu'elle l'est également pour vous.

- Pas vraiment, pas vraiment », fit le Gardien d'un air bourru, « mon domaine est plutôt celui des âmes et de leur soin.

- Vous voulez dire la religion ?

- Nous n'aimons pas beaucoup ce terme ici, que nous réservons aux idolâtres des plaines de l'ouest ; nous lui préférons celui de 'guidance spirituelle', qui trace une ligne nette entre le souci de l'élévation intérieure et les fanfreluches inutiles des barbares.

- C'est une attitude très raisonnable. » ajouta simplement Sender, qui se contenta ensuite d'attendre benoîtement la suite de la conversation. Visiblement, Trévane était contrarié de devoir ainsi prendre l'initiative, mais il finit par se décider après une interminable minute de silence gêné.

« Et mmm... pardonnez mon indiscretion, mais il me semble que vous avez questionné Herren à propos des Drusks. Est-ce exact ?

- Pas vraiment. Nous nous sommes simplement enquis de la raison de l'épaisseur de ces murs et de la solidité de ces barreaux qui renforcent portes et fenêtres de ce lieu. Ce à quoi il nous a été répondu que la cause en était les Drusks, dont, il faut bien l'avouer, on ne parle guère dans les autres régions. »

Trévane fronça les sourcils, comme si seul un simple d'esprit ou un idolâtre pouvait ignorer ce qu'était un Drusk. D'un air pincé, il répondit cependant.

« Les Drusks sont les Démons qui vivent de l'Autre Côté du Mur. Ah, mais votre méconnaissance s'explique sans aucun doute par vos origines lointaines... Voyez-vous, au commencement des temps, Song créa le monde et toutes les belles choses qui en faisaient partie. Mais son frère Khel, jaloux, créa le malheur, l'ombre et les monstres pour tourmenter les créations de Song. Alors, pris de pitié pour les hommes, Song édifia en une seule nuit le Mur, séparant le monde des ténèbres de celui de la lumière.

- Pourtant, le soleil se lève chaque matin de l'est, autrement dit du pays des démons... Comment expliquez-vous ce prodige ? » laissa échapper Tani, caustique. Mais le prêtre avait visiblement l'habitude de cette question.

« C'est très simple : chaque soir, Song rend visite à son frère afin de tenter de le raisonner. Et chaque matin, il revient, ayant toujours échoué dans sa tentative de réconciliation. Mais il est dit qu'un jour, Song et Khel se réconcilieront, et ce jour-là, nous ouvrirons la Grande Porte du Mur, et les deux mondes vivront en paix.

- Vous voulez dire que la Porte n'est jamais ouverte ? »

Violent signe de dénégation de l'autre.

« Non. Jamais ! Ce serait folie de notre part ! Les démons entreraient en masse ici, et détruiraient l'humanité aussi sûrement que Song se lève chaque matin et se couche chaque soir... D'ailleurs, des gardes de l'Archidiacre la surveillent sans relâche, afin de nous protéger du mal qui rôde. Mais hélas, même Sa Sainteté ne peut empêcher les démons de s'infiltrer chez nous. Ils franchissent le mur à la faveur de la nuit, usant de grandes échelles pliantes pour franchir le Mur entre deux rondes. D'où l'utilité de quelques protections complémentaires, comme ces murs et ces barreaux que vous n'avez pas manqué de remarquer.

- Certains barbares prétendent qu'au-delà du Mur se trouvent simplement d'autres hommes » risqua timidement Sender. « Quel crédit faut-il accorder à leurs récits ? »

La réponse du Gardien fut catégorique.

« Aucun. Ces gens sont des ignorants et des fous dangereux. Notre ordre fut fondé précisément pour éviter que de tels individus inconscients ne mettent en péril notre sécurité. Notre tâche consiste à les arrêter avant qu'ils ne tentent d'ouvrir la Porte - et je peux vous dire sans fausse modestie que nous avons toujours réussi à maintenir les choses en ordre, sans quoi, nous ne serions pas ici à deviser autour de cette table !

- Et les hérétiques... ?

- Pendus en place publique, s'ils sont capturés vivants, naturellement. Leur exemple un rappel poignant à notre population du caractère sacré et incontestable de notre mission de garde.

- Certes, certes... Mais j'ai encore une question, si toutefois je n'abuse pas de votre patience : si rien ne vit au-delà du Mur sinon les démons Drusks, d'où proviennent les richesses de Porte ?

- Vous ne m'ennuyez pas du tout, voyageur » répondit le prêtre, avec une pointe de lassitude dans la voix, comme si tout autre sujet que celui du Culte Au Mur ne présentait qu'un intérêt anecdotique à ses yeux. « D'une part, Porte est naturellement favorisée par Song, qui lui a accordé la prospérité et la félicité en échange du rôle de garde assumé par la ville. D'autre part, nous avons de nombreux pèlerins qui viennent ici pour pleurer sur la surface du Mur - ils se nomment eux-mêmes les Lamentins pour cette raison ; nul doute que vous aurez l'occasion d'en croiser nombre d'entre-eux demain matin. Et enfin, si il nous est interdit de franchir le Mur, sa surface nous est accessible... Le Mur est l'une des plus importantes voies commerciales entre le Nord et le Sud, et sa situation élevée en fait une route particulièrement sûre.

- Je vois, je vois. Et bien, merci pour ces précieux renseignements. Nos âmes sont, j'en suis sûr, un peu moins ternes qu'avant votre arrivée. » fit Sender amicalement.

Le Gardien de la Foi les salua d'un signe de tête bref, apparemment satisfait d'avoir pu sauver trois pêcheurs en puissance d'une damnation éternelle.

Et les trois pêcheurs contemplèrent avec un certain désarroi le fond de leurs verres. La situation s'annonçait décidément plus compliquée que prévu...

« Tant que ça ? »

Il avait fait de son mieux pour exprimer une stupeur sincère. Mais son guide n'était pas un esprit d'une remarquable acuité, de toute façon, aussi sa réplique produisit-elle l'effet escompté.

« Oui », répondit le pèlerin, gonflé de fierté, « J'ai accompli pas moins de treize mille Complaintes depuis que je suis arrivé ici. Chaque complainte consiste en l'évocation d'une Lamentation suivi d'un petit choc de la tête contre le Mur en un acte de contrition sincère.

- Ce doit être très pénible. J'admire la puissance de votre foi, qui vous permet d'endurer cette épreuve. »

Le pèlerin acquiesça, rayonnant. Bien sûr, Sender avait pu remarquer qu'il s'était, comme presque tous les autres Lamentins alignés ce matin, légèrement écarté du Mur, de sorte que ledit mouvement de contrition sincère ne mettait qu'exceptionnellement en contact le Mur et le crâne. Mais le poisson était ferré, et c'était tout ce qui importait. Il était temps de rentabiliser les quelques piécettes distribuées aux gamins des alentours pour glaner l'un ou l'autre menu renseignement au sujet de ce groupe de fidèles.

« Je vois que vous portez la toge des fameux Zélateurs Sernithes... Ne seriez-vous pas, par le plus grand des hasards, venus ici par la caravane venue du Nord hier soir ?

- Absolument ! Je vois que vous êtes versé dans les connaissances des Ordres Sacrés, en dépit de ce que votre air un peu niais pourrait laisser penser. Vous êtes un homme plein de surprises.

- La discrétion de mon visage est un avantage certain », répondit Sender, ravalant sa fierté. « Mais comment êtes-vous descendus, vous et les vôtres, de cette haute muraille ? Pratiquez-vous l'escalade ?

- Que non ! » fit le pèlerin, amusé. « Voyez-vous ces deux portes, sur les flancs de la forteresse de la Porte Ultime ? Chacune s'ouvre sur deux rampes qui grimpent jusqu'à la Route du Mur. »

Sender considéra les deux portes, qui, sans avoir la hauteur écrasante des vantaux de la « Porte Ultime », demeuraient de dimensions respectables. Quatre gardes lourdement armés stationnaient devant chacune d'elles. Et ces gardes-là n'étaient visiblement pas fondus dans le moule dont on fabriquait les soudards de la petite prison du Quartier des Brumes, à Tio...

« Ce doit être très pratique pour se protéger des démons...

- Oh, oui, certes » hésita l'autre, qui s'avavançait visiblement sur un terrain dangereusement proche de l'hérésie. « Mais... Et bien, disons que parfois, les démons sont plus malins et plus forts que les gardiens. Je dois toutefois avouer que je n'ai entendu parler d'aucune invasion démoniaque depuis bien longtemps », ajouta-t-il, se rassurant lui-même, « aussi peut-on avec justesse remercier Song et ses serviteurs de veiller sur nous avec autant de vigilance. J'imagine que les patrouilles renforcées et l'équipement lourd des gardes, de même que leur entraînement d'ascète, fait de coups de bâtons et de bains d'eau glacée, y sont aussi pour un petit quelque-chose. »

Des brutes fanatiques... Impossible à soudoyer. Mauvais, ça. Une idée lui vint.

« Et pour y monter ?

- Où ça ?

- Et bien, mais... Sur le Mur, voyons ! Car, pour ce que j'en sais, c'est la seule Porte sur toute sa longueur, non ? »

Le pèlerin lui lança un drôle de regard, comme s'il avait compris combien trop parler pouvait lui coûter cher.

« Disons simplement », dit-il enfin avec un petit sourire gêné, « que si tu t'aides, Song t'aidera. Mais laissez-moi maintenant. Je voudrais terminer mes dévotions avant l'homélie de la deuxième heure. »

Sender s'éloigna, haussant les épaules. Il flâna un moment parmi les passants qui, déjà, se pressaient autour de la base du Mur, tel pour y déposer un ex-voto, tel autre pour simplement toucher sa surface lisse afin d'éprouver ce sentiment d'extase pure qui saisit tout croyant confronté à une épreuve de foi totale. Il se dirigea vers les chariots de la caravane du matin, disposés en cercle dans un espace visiblement prévu à cet effet. Le chef de celle-ci était un nain à l'air paresseux, qui dorait sa barbe au soleil, affalé sur le marche-pied arrière de sa roulotte de voyage. Le magicien décida après un instant que cet individu était probablement d'une composition moins inflexible que n'importe quel pèlerin borné. Il l'accosta.

« Dis-moi, l'ami, je cherche à voyager vers le Nord ; n'aurais-tu pas une place pour moi dans ta caravane ? »

Le nain se redressa vivement, surpris d'être si soudainement tiré de son sommeil.

« Oh, ah ! Que ? Oh, nous ne repartons pas avant le mois prochain, j'en ai peur. Mais tu n'es pas pèlerin, vu ton accoutrement, l'ami.

- Vous non plus », répondit tranquillement Sender, qui n'avait pas manqué de noter l'accoutrement très caractéristique des guerriers Otoba du lointain Royaume Nain de Daïgojjj. Un royaume situé dans les montagnes, bien loin.

À l'Est.

Sourire de connivence entre le mage et son interlocuteur. Finalement, celui-ci éclata d'un rire gras.

« Je vois... J'espère que ça ne fera pas de moi un Drusk, haha ! » Puis, sur un ton plus confidentiel, presque murmurant : « Tu es un étranger ici, l'ami, mais sois prudent... Presque tout le monde ici est persuadé qu'il n'y a rien hormis les Ténèbres par-delà le Mur de Songor. Conserve donc le silence de mes origines, sans quoi, ils me pendraient haut et court dans l'heure qui suit, et toi avec, car tu as osé deviser avec le démon...

- Loin de moi cette idée », frissonna Sender. « J'avoue éprouver un certain soulagement à converser avec quelqu'un de sensé au milieu de cette ville de fous, même si c'est un démon Drusk. »

Nouveau rire profond et franc du nain.

« Moi de même, moi de même ! » Il sortit une gourde de métal poli recouverte de cuir de dessous sa veste. « Pour les bonnes occasions. Buvons ensemble ! Je me suis farci huit semaines avec pour seule compagnie les loups des steppes et ces imbéciles de pèlerins. »

Sender sortit - non sans une pointe de regret - la petite bouteille de vin de Lakshi qu'il conservait toujours avec lui pour les situations d'urgence comme celles-ci. Il la secoua légèrement, produisant un glouglou évocateur qui fit frémir de plaisir le nain.

« Justement, je me demandais, à propos de ce long voyage... »

« Saloperie de crampons de ... »

L'escalade n'avait jamais été son fort.

Surtout la nuit.

Et encore plus lorsqu'il s'agissait d'une façade aussi glissante que celle-ci.

Et le tout dans la plus grande discrétion, bien entendu.

Elle étouffa son juron, replantant précautionneusement un nouveau crampon dans l'entre-joint de la vieille maçonnerie. Sender et Yato lui paieraient ça, oh oui !

Curieux comme cette scène lui en rappelait une autre, quelques jours (ou plutôt, nuits) plus tôt.

Elle avait l'impression que, quoi qu'elle tente, l'histoire se répétait invariablement, et toujours de la façon la plus défavorable pour elle. Enfin, cette fois-ci, au moins, elle avait la satisfaction d'avoir Yato avec elle sur ce stupide Mur Glissant.

Où était-il, au fait, celui-là ? Elle risqua un coup d'oeil vers le bas. à près de trente mètres en contrebas, on pouvait distinguer la surface du sol à la faible lueur des rares lanternes qui parsemaient les façades des maisons situées quelques mètres plus loin - construire son habitation à moins de vingt mètres du Mur était visiblement un autre des tabous absurdes de Porte.

Pas de Yato.

« Psst ! »

Oh, il avait déjà réussi à atteindre le parapet ! Furieuse de s'être ainsi laissé distancer par ce lunatique de Yato, elle termina vaille que vaille son ascension, n'acceptant qu'avec réticence la main tendue par son ami.

« Il aurait tout de même pu venir ! » souffla-t-elle, alors qu'elle reprenait sa respiration sur la petite plate-forme aux côtés du jeune guerrier.

« Tu sais bien qu'il n'était même plus en état de tenir debout sur la terre ferme... Et puis, il a fait sa part de travail ; à nous maintenant d'en profiter. »

Elle grommela un commentaire inintelligible à propos des buveurs d'alcool. Mais à quoi bon ? Le cerveau de Yato semblait tout simplement incapable de saisir combien le comportement du mage était révoltant. Elle soupira.

« Bon, où le mettons-nous ? Ici ? »

Délicatement, elle retira les bâtons-éclair de son sac, et les déposa aux emplacements voulus ; Yato, quant à lui, sortit la lourde boîte de bronze du sien, actionna le remontoir à plusieurs reprises, et verrouilla le petit loquet monté à sa surface sur « quarante-cinq ».

« Trente minutes devraient suffire pour que nous puissions descendre et nous préparer à galoper. Donc, quarante-cinq nous donnerons une marge de sécurité confortable.

- Ouais. J'espère que tu as bien attaché Sender sur son propre cheval, histoire qu'il n'en tombe pas... Et que les gardes n'aient pas la mauvaise idée de nous prendre en chasse.

- Aucun risque », fit Yato, confiant. « Ceux qui gardent le fort ne s'occupent que des rampes d'accès au Mur, et pas de la Grande Porte. Et ils sont formés à accomplir une tâche et une seule - l'explosion les prendra totalement au dépourvu. Le temps qu'ils réagissent, nous serons loin.

- Et les prêtres ?

- Bah ! Ils ont une frousse bleue de ce qui se trouve de l'autre côté... Aucun danger. »

Ayant réparti les charges explosives fournies par Sender - ou plus exactement par son nouveau « frère de boisson » - autour de la lourde chaîne qui constituait l'un des composants essentiels du mécanisme de fermeture de la Grande Porte, le jeune homme déclencha l'appareil, version portable d'un mécanisme d'horlogerie qui pesait dans les quinze kilos. Un doux tic-tic commença à s'égrener dans le silence de la nuit obscure.

« Vite ! Pas une seconde à perdre ! »

Rapidement, ils redescendirent le Mur, leur progression bien plus aisée à l'aller en raison de leur charge moindre et des crampons déjà posés lors de leur premier passage. Ils sautèrent souplement les deux derniers mètres, atterrissant silencieusement sur le sol sablonneux.

Entourés d'une quinzaine d'archers et de guerriers, accompagnés d'un prêtre. Et visiblement, il n'était pas content du tout.

D'un simple claquement de doigts, ils furent emmenés sans ménagement dans les profondeurs de la forteresse, jusqu'à un obscur couloir menant à une lourde porte de fer forgé, éclairé par de minables torches qui puaien le suif.

Moins de dix minutes s'étaient écoulées depuis leur départ du parapet, songea Tani. L'espoir restait permis.

« Laissez-nous et attendez à la porte. » C'étaient là les premiers mots que le prêtre avait daigné prononcer en leur présence. Sans un bruit, comme montés sur des roulettes soigneusement huilées, la petite troupe de gardes quitta le couloir, refermant la porte d'accès derrière eux.

Après qu'il fut certain qu'ils ne reviendraient plus, le prêtre se glissa jusqu'à la porte de fer forgé et l'ouvrit d'un air de conspirateur, invitant d'un petit geste du doigt la prêtresse et le guerrier à le suivre.

Que voulait donc ce fanatique ? Il était seul... Mais bon, les gardes n'étaient certainement pas très loin... Et puis, s'il n'avait été si sûr de lui, il n'aurait jamais congédié ainsi ses soldats, d'autant qu'il leur avait laissé leurs armes. Mieux valait pour l'instant se contenter de le suivre.

« Woaouh ! »

Tani franchit la porte juste après le jeune homme, se demandant ce qui avait encore bien pu impressionner son si naïf et impressionnable compagnon. Il était si...

« Oh ! Ah ! Wow. »

Bon, d'accord. C'était impressionnant.

Elle s'était attendue à pénétrer dans une sorte de salle d'interrogatoire ainsi que l'on en voit souvent dans les contes de grand-mère ou dans les histoires stupides débitées par les imbéciles dans les bars qui prétendent avoir tout vécu, mais ne sont experts qu'en bouteilles vides. Des chaînes, des murs verdis par l'humidité ruisselante, des prisonniers faméliques, des toiles d'araignées, et en prime un bourreau cagoulé et sadique brandissant un tisonnier. Ou alors, une cellule de moine, sévère, aux murs nus et décrépits, un lit, un petit bureau et une ou deux chaises qui ne faisaient aucune concession au confort de leur utilisateur.

Mais tout, ici, n'était que confort et luxe.

La pièce était grande, bien plus que ce que la porte ridiculement étroite laissait imaginer. Point de murs décrépits, mais des surfaces couvertes de riches et lourdes tentures de velours rouge rehaussé d'or, saupoudrées ça et là de toiles de grands maîtres de l'époque classique. Dans un coin, une sculpture de marbre blanc représentant Ftepa Mnema, Déesse de la Mémoire, se disputait l'espace avec deux palmiers à kakis en pot certainement importés à grands frais des îles du Val Orbimo. Une commode style Endrior en marqueterie honorait le mur d'en face de sa présence. Au centre, une petite table de bois laqué et quatre chaises de fabrication elfique posées sur une lourde peau d'ours gris les invitait à prendre place sur son pourtour, ce qu'ils firent sans cérémonie. Enfin, un voluptueux lit à baldaquin recouvert de feuilles d'or et aux draps de soie complétaient un ensemble décidément bien sybarite pour un prêtre.

À moins que...

« Vous êtes l'Archidiacre.

- Exact. Et vous, des imbéciles. »

Il les considéra de l'air las de celui qui venait d'éviter d'un cheveu une catastrophe.

« Franchement, vous êtes des imbéciles de premier ordre. Saboter la Grande Porte ! Tout ça pour passer de l'autre côté ! vous voulez vraiment trouver des démons ? »

Il avait dit cela sur un ton moqueur, un sourire désinvolte au coin des lèvres. À le voir ainsi affalé sur son siège, il ne faisait plus Archidiacre du tout. Il n'était même pas

vraiment âgé - vingt-cinq ans tout au plus. Tani sentit qu'une fois de plus, ils s'étaient fait manipuler. Elle rougit de fureur.

« Ne nous prenez pas pour des imbéciles. Vous ne croyez absolument pas à ces momeries, vous et vos sbires en robe !

- Oh, si, ils y croient, eux ! Moi et quelques autres y avons soigneusement veillé, je vous l'assure. Et mes prédécesseurs avant moi. Le Culte du Mur est un excellent moyen de contrôle d'une population relativement isolée au milieu de territoires assez hostiles ; c'est une bonne source de revenus, et également une garantie contre pratiquement toutes les bandes de pillards des alentours, qui craignent notre pouvoir. Chacun y trouve son compte.

- Vous trouvez ? » cria Tani, « et tous ces pauvres innocents que vous avez fait pendre, alors ? Ils n'avaient pourtant rien de démoniaque, eux ! »

L'Archidiacre prit un air faussement intéressé.

« Oh, des pendus ? Qui donc ?

- On nous a dit que...

- ... et on vous a également dit que l'Autre Côté du Mur était le pays des Ténèbres. Est-ce vrai pour autant ? »

Un point en sa faveur.

« Vous savez », poursuivit le prêtre, « vous n'êtes pas les premiers à vouloir franchir le Mur. Il en arrive toutes les semaines, en fait. La plupart se font embaucher dans l'une ou l'autre caravane, où ils découvrent bien vite qu'il est assez facile de traverser le mur au-delà de notre zone d'influence tant au nord qu'au sud, où de nombreuses brèches existent. Les autres finissent généralement par me demander audience - et nous trouvons, disons, un arrangement discret - les couloirs de cette forteresse sont nombreux et donnent des deux côtés du Mur.

Et puis, de temps à autre, des illuminés arrivent et veulent forcer la Porte. C'est heureusement très rare, et nous avons pris pas mal de précautions pour prévenir ce genre d'incident.

- Il serait plutôt gênant d'expliquer à la population qu'il n'y a rien derrière, sinon la même chose qu'ici... » glissa Tani, sarcastique.

« Oh, pas du tout. Nous sommes bons comédiens - quelques masques en carton bariolés et deux ou trois feux d'artifice suffisent à faire se terrer la population chez elle et lui ôter toute envie d'aller se balader de l'Autre Côté. Nous refermons, et puis voilà.

- Et personne ne doute jamais ? » fit Yato, dubitatif.

« Disons que peu doutent, et qu'en tout cas, personne ici n'a vraiment avantage à douter. Que le mystère de la Porte s'écroule et *pouf* - plus de profit. Mais vous semblez agité, mon jeune ami. Détendez-vous : je ne vais certes pas chercher à vous nuire. La meilleure chose à faire pour moi est de satisfaire au plus vite à vos désirs et de vous faire franchir la Porte, de sorte que jamais vous ne remettrez les pieds ici. Et je dois dire que vous êtes les premiers à vouloir couper la grande chaîne ! Il faut admettre que c'était assez vain et quelque peu irréaliste...

- Pas couper... pas couper... Justement, pas la couper... »

Yato se leva brutalement et courut vers la porte menant au couloir de sortie sous le regard effaré de l'Archidiacre.

« Mais que fait-il ? De quoi a-t-il peur ? »

Mais le « *pouf* ! » terriblement évocateur que Tani s'apprêtait à prononcer n'eut jamais le temps de quitter ses lèvres.